



MITSVA EN OR

RESPECT DES PARENTS



Editions Torah-Box

UNE MITSVA EN OR

LE RESPECT DES PARENTS

TRADUCTION
Chochana CHAOUAT

•
RELECTURE
Tamara ELMALEH

•
DIRECTION
Binyamin BENHAMOU

Publié et distribué par les
EDITIONS TORAH-BOX

France
Tél.: 01.80.91.62.91
Fax : 01.72.70.33.84
Israël
Tél.: 077.466.03.32

Email : contact@torah-box.com
Site Web : www.torah-box.com

© Copyright 2012 / Torah-Box

•
Imprimé en Israël

*Ce livre comporte des textes saints, veuillez ne pas le jeter n'importe où,
ni le transporter d'un domaine public à un domaine privé pendant Chabbath.*

Note de l'éditeur

Les Editions Torah-Box ont la joie de vous présenter l'ouvrage sur le Respect des Parents dans la collection « Une Mitsva en Or ».

Ce thème du « Respect des Parents » met en relief un commandement fondamental de la philosophie juive. Dans une société où les valeurs morales se perdent, notre communauté doit faire face à une situation délicate à laquelle seule la Torah, à travers le commandement du ‘respect du père et de la mère’, nous donne la solution.

Cet ouvrage analyse en profondeur le sujet tout en énumérant les lois concrètes à appliquer, le tout illustré par des anecdotes émouvantes:

- *Connaît-on l'étendue du devoir de respecter nos parents ?*
- *Quelle est la récompense de cette Mitsva ?*
- *Quel était le comportement de nos Maîtres avec leurs parents ?*
- *Jusqu'où doit-on se dévouer pour ses parents ?*

Rappelons que nos Sages l'ont appelée : « La Mitsva la plus importante parmi les plus importantes » (Talmud Yérouchalmi, traité Péa 1, 1)

Nous tenons ici à remercier sincèrement Mme Chochana Chaouat pour son parfait travail de traduction, qu'elle en soit bénie.

להגדיל תורה ולהأدירה
L'équipe Torah-Box

OVADIA YOSSEF
RICHON LETSION
ET PRESIDENT DU CONSEIL
DES SAGES DE LA TORAH

עובדיה יוסף
הראשון לציין
ונשיא מועצת חכמי התורה

Jérusalem, le 6 Kislev 5768 / 16 Novembre 2007

APPROBATION

Des extraits du livre « Mitsva en Or » m'ont été présentés. Cet ouvrage traite, dans un langage accessible à chacun, du respect des parents. Il vient s'ajouter à plusieurs autres livrets portant sur différents sujets liés aux lois des jours de fêtes. C'est une véritable œuvre d'art au goût de la Manne, « une douceur pour le palais, respirant de délices » (Chir HaChirim 5,16).

Il a été composé avec discernement et clairvoyance par un Rav (souhaitant rester anonyme), homme précieux parmi les pieux, qui s'adonne quotidiennement à l'étude de notre sainte Torah.

Cet ouvrage a été rédigé de manière juste et conforme, telles « des pommes d'or gravées sur des plateaux d'argent, chaque parole venant à propos » (Michlei 25,11). Les lecteurs y trouveront beaucoup d'intérêt et de sagesse. Face à cette grande œuvre, je proclame: « Votre vigueur est à la Torah! »

Que la volonté d'Hachem soit entre ses mains et qu'il mérite de voir l'accomplissement de son ouvrage prochainement. Qu'il puisse jouir d'une grande vigueur et d'un éclat suprême durant de longues années et des jours heureux, avec bonheur et douceur et qu'il soit comblé de joies et de félicité. « Il sera tel un arbre planté au bord de l'eau, qui offre des fruits en son temps, et dont les feuilles ne fanent pas, et tout ce qu'il entreprendra, il le réussira » (Téhilim 1,3).

Ovadia Yossef

SHLOMO MOSHÉ AMAR
Richon leTzion - Grand-Rabbin d'Israël
Président du Grand Tribunal
Rabbinique
Jérusalem, le 12 Kislev 5768



שלמה משה עמר
הראשון לציון הרב הראשי לישראל
נשיא בית הדין הרכוני הגבוה

LETTRE DE BENEDICTION

J'ai consulté cet excellent livre : « Mitsva en Or » qui aborde le sujet du respect des parents.

Son contenu provient d'un véritable maître (souhaitant rester anonyme) dont j'ai pu constater l'investissement considérable dans la Torah.

En outre, l'auteur a rédigé cet ouvrage dans un langage clair et agréable, parvenant à embellir cette Torah d'Hachem parfaite, empreinte de sagesse et de clairvoyance.

Puisse Hachem lui accorder le mérite de poursuivre son oeuvre, dans la santé et la sérénité, que toutes ses actions soient consacrées à la gloire de l'Éternel.

Que ses paroles soient reçues et acceptées par les sages et leurs disciples, avec grâce et bonté, et que le mérite de son dévouement pour la Torah, nous permette d'assister «au rassemblement de son peuple Israël. Que son héritage s'obtienne» dans la délivrance et la miséricorde», en ces jours, très prochainement.

המצפה לישועה ג' ברחה מ...
שלמה משה עמר
הראשון לציון הרב הראשי לישראל

Dans l'attente de la miséricorde rédemption,
Shlomo Moshé AMAR
Le Richon leTzion, Grand-Rabbin d'Israël

Acher Zélieg WEISS
Kagan 8, Jerusalem

אֶחָר זְעִילִג וַיִּסְ

כָּנָס
פָּעַת קָדְשָׁתָךְ יְרוּשָׁלָם תָּזִי

Jérusalem, le 10 Tévet 5768 / 19 Décembre 2007

בפס"ד

Le précieux livre « Mitsva en Or » m'a été présenté. Je n'ai malheureusement pas eu la possibilité de le consulter comme je l'aurai réellement désiré mais j'ai pris connaissance de la renommée de l'auteur, qui est un homme précieux œuvrant pour renforcer la Torah et la crainte du ciel et rapprocher les coeurs des Enfants d'Israël de leur Père qui est aux cieux. J'ai également vu les autres approbations des grands de notre génération qui témoignent de la qualité de cet ouvrage et qui encouragent également ce travail.

Je bénis l'auteur et lui souhaite d'avoir le mérite de renforcer et de sublimer la Torah comme son cœur le désire.

En l'honneur de la Torah,

Acher Zélieg WEISS

Président du tribunal rabbinique « Darké Oraha »

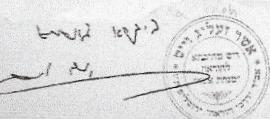


TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	p. 11
--------------	-------

PREMIÈRE PARTIE RÉCITS

• Chapitre 1 : Les raisons de la <i>Mitsva</i> du ‘respect du père et de la mère’	p. 23
• Chapitre 2 : L’étendue du devoir : limites et conduites	p. 59
• Chapitre 3 : La récompense de la <i>Mitsva</i>	p. 65
• Chapitre 4 : 7 Histoires sur l’importance de la <i>Mitsva</i> :	
Tout est en l’honneur de papa !	p. 87
Si j’avais eu une mère...	p. 89
De l’épaisseur d’un cheveu	p. 92
Le bandit et le cobra	p. 94
Elle alla pleurer dans l’étable	p. 98
Le salaire de l’effort	p. 99
Qu’est-il arrivé à la bonbonne à gaz ?	p. 119
• Chapitre 5 : La relation entre les parents et les enfants	p. 125

DEUXIÈME PARTIE LOIS

• Introduction	p. 157
• Chapitre 1 : Le respect des parents par la parole	p. 181
• Chapitre 2 : Recevoir des services de la part des parents	p. 193

• Chapitre 3 :	Le domaine de l'argent	p. 199
• Chapitre 4 :	Se lever devant ses parents	p. 211
• Chapitre 5 :	Les endroits où il est obligatoire de se lever devant ses parents	p. 223
• Chapitre 6 :	Lors de l'accomplissement des <i>Mitsvot</i>	p. 231
• Chapitre 7 :	L'honneur d'être le <i>Sandak</i> et de nommer l'enfant	p. 239
• Chapitre 8 :	L'étude de la Torah et le respect des parents	p. 247
• Chapitre 9 :	La <i>Mitsva</i> de craindre ses parents	p. 273
• Chapitre 10 :	Une opinion différente de celle de ses parents ?	p. 283
• Chapitre 11 :	Est-il permis de réveiller ses parents ?	p. 291
• Chapitre 12 :	Des ordres dont les parents ne profitent pas	p. 297
• Chapitre 13 :	Respect et transgression de la Torah	p. 307
• Chapitre 14 :	Les questions touchant au mariage	p. 323
• Chapitre 15 :	Lieu de résidence	p. 331
• Chapitre 16 :	Mentionner le prénom de ses parents	p. 337
• Chapitre 17 :	Ecartier ses parents de l'interdit	p. 345
• Chapitre 18 :	Des parents qui n'accomplissent pas les préceptes de la Torah et les <i>Mitsvot</i>	p. 355
• Chapitre 19 :	Comportement des parents avec leurs enfants	p. 361
• Chapitre 20 :	« <i>Maudit soit celui qui humilie son père et sa mère</i> »	p. 373
• Chapitre 21 :	« <i>Celui qui maudit son père et sa mère</i> »	p. 381
• Chapitre 22 :	« <i>Celui qui frappe son père et sa mère</i> »	p. 385
• Chapitre 23 :	Le respect des parents par l'intermédiaire d'autres personnes	p. 391
• Chapitre 24 :	Une femme mariée avec ses parents	p. 399
• Chapitre 25 :	L'honneur dû aux autres proches	p. 405
• Chapitre 26 :	L'honneur dû aux parents après leur disparition	p. 421

Que ce livre contribue à la réussite de la
Yéchiva « Vayizra' Itshak »

Centre d'étude de Torah pour Francophones à Jérusalem
sous l'enseignement du rav Eliezer FALK

à la mémoire de

M. Jacques -Itshak- BENHAMOU

au Roch-Collel :

Rav Eliezer FALK

aux Rabbanim :

Rav Tséma'h ELBAZ

Rav Yonathan COHEN

Rav Tsvi BREISACHER

et à leurs chers étudiants assidus et dévoués pour la Torah :

Rabbi Itshak ZAFRAN

Rabbi Shlomo VALENSI

Rabbi Michaël ELYASHIV

Rabbi Daniel COHEN

Rabbi Ephraïm MELLOUL

Rabbi Michaël LACHKAR

Rabbi Yaakov MELKI

Rabbi Nethanel OUALID

Rabbi Moché TOUATI

Rabbi Lionel SELLEM

Rabbi Akiva MELKA

Rabbi David BRAHAMI

Rabbi Eliahou ROUBIN

Rabbi Moché SMADJA

Rabbi David AMSELLEM

Rabbi Shimon KATZ

Rabbi Binyamin BENHAMOU

Rabbi Yonathan AFOTA

Daniel Yaakov GALIN

*Qu'ils puissent grandir ensemble
dans la Torah et la Crainte du Ciel.*

AVANT-PROPOS

« Honore ton père et ta mère comme te l'a ordonné Hachem ton D.ieu, afin que soient prolongés tes jours et afin qu'il te soit fait du bien sur la Terre qu'Hachem ton D.ieu te donne » (Dévarim 5, 16)

Cellule de crise

Une atmosphère de tension et d'attente crispée régnait dans le palais. La peur et la panique qui s'étaient emparées de toutes les personnes présentes, quelques instants auparavant, étaient encore palpables. Le bouleversant tremblement de terre qui les avait frappés, les avait laissés comme terrassés par la foudre. Jamais ils n'avaient entendu parler d'un phénomène d'une telle ampleur, accompagné de puissants roulements de tonnerre, de secousses terrifiantes et de bien d'autres manifestations de la nature de toutes sortes !

Après s'être réveillés de ce premier choc, ils décidèrent d'éclaircir d'urgence les circonstances de l'évènement qu'ils venaient de vivre et de recevoir une évaluation professionnelle concernant ses répercussions dans le futur. Ainsi, alors que la terre tremblait encore sous leurs pieds, ils s'empressèrent, rois et princes apeurés, de se réunir en une cellule de crise dans le palais de *Bil'am*, leur guide spirituel. Il était doté d'un esprit surnaturel. Lui, pour sûr, allait pouvoir leur donner une véritable explication de ce qui s'était passé ici !

« *Bil'am* », s'adressèrent-ils à lui d'une voix tremblante, « dis-nous, que s'est-il passé ? D.ieu veut-il amener le *Maboul* (le Déluge) sur le monde et l'anéantir ? »

« Ah... », la voix profonde de *Bil'am* se fit entendre. « Stupides que vous êtes... Dieu a d'ores et déjà promis de ne plus envoyer le *Maboul* sur le monde. Ne vous inquiétez pas, la terre ne court aucun danger. »

On perçut dans l'air un sentiment de soulagement et d'apaisement. Le monde n'était pas sur le point d'être détruit, comme ils l'avaient en effet redouté, et c'était l'essentiel. Néanmoins, qu'en était-il ? « Eh bien », de nouveau la voix profonde se fit entendre, « Dieu a un trésor très précieux qu'Il réserve depuis qu'Il a créé le monde et à présent, Il vient le donner à Ses enfants ! » (Comme il est expliqué en détail dans l'ouvrage « Lois et récits de Chavou'ot ») (*Traité Zeva'him*, 116a)

« **Tous les rois de la Terre Eternel te rendront hommage** »

A présent, la crainte avait cédé la place à un sentiment d'impatience et de curiosité. Quels étaient donc ce message et ces instructions que Dieu ne désirait transmettre qu'à Ses enfants bien-aimés ?

Et voici que soudain, une voix se fit entendre. La voix d'*Hachem* résonnait dans le monde entier. Elle se divisa en soixante-dix langues, afin que tous les peuples du monde puissent l'entendre et la comprendre. Les rois de toutes les nations entendirent cette voix puissante dire :

« **Je suis Hachem, ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte.** »

Un sentiment de mépris parcourut les rois. Bien sûr, ce n'est qu'en son propre honneur qu'Il parle ! Vraiment, quel roi voudrait qu'on le dénigre ?

La voix continua et dit : « **Tu n'auras pas de dieux étrangers sur Ma face** ». De nouveau, les rois ne furent pas impressionnés. Ce n'est qu'en son propre honneur qu'Il parle ! Vraiment, quel roi voudrait avoir un associé ?

« **Tu n'invoqueras pas le nom d'Hachem, ton Dieu, en vain !** » retentit la voix.

C'est en son propre honneur qu'il parle ! Vraiment, quel roi aurait voulu que l'on jure sur son nom pour un mensonge ?

« Souviens-toi du jour du Chabbath pour le sanctifier ! »

C'est en son propre honneur qu'il parle ! Vraiment, quel roi ne voudrait pas que ses citoyens honorent le jour où il est monté sur son trône ?

« Honore ton père et ta mère ! »

Là, le comportement des rois changea et un sentiment d'admiration les parcourut. Ils dirent : « Dans les règles de bienséance royale ayant cours parmi nous, celui qui veut montrer qu'il est fidèle au roi trahit ses pères. En cela, il exprime sa soumission sans réserve à l'égard du roi. Et si Dieu donne le commandement « *Honore ton père et ta mère* », ce n'est pas pour sa gloire mais pour celle du peuple d'Israël qui, à travers son accomplissement, recevra une récompense conséquente. » Tous les rois se levèrent de leurs trônes et acceptèrent également les premières paroles, toutes ne sont que bien et vérité. » (*Traité Kiddouchin, 31a ; Midrach Bamidbar Rabba, paracha 8*)

Trois associés dans l'homme

Hachem n'a pas uniquement ordonné d'honorer son père et sa mère, mais Il a placé, au même niveau, cet honneur et celui qui lui est rendu !

Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « **La *Mitsva* d'honorer son père et sa mère est équivalente à celle d'honorer Dieu !** Au sujet du respect des parents, il est dit : « *Honore ton père et ta mère* », et concernant celui d'*Hachem* : « *Honore Hachem de ta fortune* ». **Les écrits ont, également mis au même niveau la crainte du père et de la mère et celle éprouvée pour Dieu !** Pour la crainte des parents, il est dit : « *Un homme, sa mère et son père, vous craindrez* » et au sujet de la crainte d'*Hachem*, il est dit : « *L'Éternel ton Dieu tu craindras* ».

Cette égalité à ce niveau entre Dieu et les parents se justifie par le fait qu'il y a en réalité trois associés dans un homme : *Hachem*, le père et la mère. Les parents donnent les membres et les nerfs, la chair et le sang et *Hachem* donne l'âme. **Au moment où un homme honore son père et sa mère, *Hachem* dit : « Ceci, Je le considère comme si J'avais demeuré parmi eux et qu'ils M'avaient honoré ! »** Et au moment où un homme afflige son père et sa mère, *Hachem* dit : « J'ai bien fait de ne pas résider parmi eux, car sinon, ils M'auraient affligé ! » (*Traité Kiddouchin, 30b*)

Une *Mitsva* intelligible

Une question se pose : la *Mitsva* d'honorer ses parents étant tellement évidente, au nom de quoi faut-il en faire un ordre ? De plus, pourquoi la mentionner dans un cérémonial si grand et si sublime que les "Dix Commandements" ? Le monde entier silencieux, le peuple d'Israël tendu, les nations du monde attentives, tous attendent le message céleste unique en son genre dans l'histoire. Et voici qu'on entend un ordre évident et compréhensible, un principe personnel élémentaire comme celui-ci !

Nos Sages, de mémoire bénie, témoignent que parmi les non-juifs, certains excellèrent dans la manière de respecter leurs parents !

Une fois, on demanda à *Rabbi Eliézer* jusqu'où devait aller le respect des parents. Il répondit : « C'est à moi que vous demandez cela ? Allez donc poser cette question à *Dama Ben Nétina* d'Achkélon ».

Dama était un non-juif important et respecté. Une fois, alors qu'il était ministre des armées, il se trouvait assis parmi les grands de Rome, revêtu d'un habit prestigieux, brodé d'or. Et voici que soudain sa mère arriva. Elle était simple d'esprit. Elle le gifla devant tout le monde, parce qu'il n'était pas venu la servir, comme à son habitude ! Encore sous l'emprise de la fureur, elle laissa s'échapper le gant avec lequel elle l'avait frappé. *Dama* le ramassa et le lui rendit, afin qu'elle n'ait pas à se fatiguer pour le faire et prit garde à ne pas l'offenser !

Nos Sages, de mémoire bénie, racontent encore qu'une pierre du 'Hochen (pectorale) du *Cohen Gadol*, appelée « *Yachfé* », s'égara [Le *Cohen Gadol* portait sur son cœur un 'hochen en or, sur lequel étaient serties douze pierres précieuses, en regard des Tribus d'Israël : *odem, pitda, barékèt, nofekh, sapir, yahalom, léchem, chvo, a'hlama, tarchich, choham* et *yachfé*. Le *yachfé* se rapporte à Binyamin qui excellait dans la vertu du silence : il y a (*yèch*, en hébreu) une bouche (*pé*, en hébreu) et il se tait], ce qui l'empêchait d'effectuer sa *Avoda* (son service) dans le *Beth Hamikdash*. Les Sages entreprirent donc de trouver d'urgence une pierre semblable à celle-ci. Ils eurent vent qu'un certain *Dama Ben Nétina* d'Achkélon en possédait une. Ils s'empressèrent de se rendre auprès de lui. *Dama* était effectivement prêt à la leur céder, en échange de soixante bourses remplies de dinars d'or. *Dama* alla chercher la pierre quand il vit que son père était allongé, ses jambes étendues et ses pieds posés sur le coffre dans laquelle elle se trouvait. Il retourna auprès des Sages et les informa que, pour l'instant, il ne pouvait la leur donner. Ils pensèrent que c'était une ruse pour en obtenir davantage et doublèrent la somme proposée ! Cependant, *Dama* s'en tint à son refus. Les Sages essayèrent d'augmenter leur offre encore et encore ! Mais il campa sur sa position. Quand ils se rendirent compte qu'il resterait inflexible, ils s'en allèrent.

Quand son père se réveilla, *Dama* rappela les Sages et leur dit : « Voici, je suis prêt maintenant à vous vendre la pierre ». Les Sages voulurent lui payer la dernière somme proposée. *Dama* leur dit : « Vais-je vous vendre l'honneur que j'ai rendu à mon père pour de l'argent ? Je n'en tirerai aucun profit ! »

Quelle récompense *Hachem* lui réserva-t-il ? L'année suivante naquit dans son troupeau une vache rousse et le peuple d'Israël la lui acheta pour l'équivalent de son poids en or ! (*Talmud Yérouchalmi, traité Péa, 1a ; Traité Kiddouchin, 31a, Tossefot et Yad David*)

L'achat de la vache rousse

Nous voici face à un respect des parents unique en son genre, celui d'un non-juif ! Cet homme, doté d'une morale exemplaire honora ses parents de

la manière la plus parfaite ! Que manque-t-il à cet acte ? Quelle différence y a-t-il, toutefois, entre le respect d'un non-juif pour ses parents et celui d'un juif ?

La réponse se trouve dissimulée précisément à la fin de l'histoire : *Dama Ben Nétina* reçut en récompense une vache rousse, et le peuple d'Israël en offrit son pesant d'or.

La vache rousse était nécessaire au peuple d'Israël afin d'utiliser ses cendres pour purifier celui qui était entré en contact avec un mort. Mais, chose extraordinaire, ses cendres elles-mêmes, qui avaient pour fonction de purifier, rendaient impurs ceux qui s'occupaient de leur préparation ! Les nations du monde se moquaient du peuple d'Israël qui accomplissait cette *Mitsva*, paraissant se contredire elle-même. C'est pourquoi, il est écrit au sujet de cette *Mitsva* : « C'est un 'Hok (décret) de la Torah ! », pour nous dire : « La loi Je l'ai légiférée, le décret Je l'ai décrété et tu n'as pas le droit de les critiquer ! » Bien que vous n'en compreniez pas le sens, vous devez l'accomplir en tant que « décret du Roi ». (Bamidbar 19 et commentateurs)

Même Chlomo *Hamélekh*, le plus sage de tous les hommes, essaya d'interpréter le sens de cette *Mitsva* et n'y parvint pas. Comme il est dit (*Kohélet* 7, 23) : « *Je disais : je voudrais me rendre maître de la sagesse ! Mais elle s'est tenue loin de moi !* » Bien qu'ils fussent loin de la comprendre, les *Bné Israël* accomplissaient cette *Mitsva* avec amour et étaient prêts à y investir de grands moyens !

Pourquoi ? Parce qu'un Juif accepte de ne pas comprendre. Il sait que, pour chaque *Mitsva* ordonnée par *Hachem*, il y a un sens et une raison, une intention et un but. Qui peut prétendre accéder à tous les secrets d'*Hachem* ?

Les dévoilements - des dissimulations !

Ceci ne s'applique pas seulement aux *Mitsvot* que nous ne comprenons pas, mais également à celles accessibles à notre compréhension. Celles-ci possèdent des niveaux bien plus profonds que ce que nous percevons. Il se peut que nous en comprenions la "couche supérieure", le niveau superficiel. Mais dessous, se trouve un nombre infini de sens profonds.

Avez-vous déjà visité le musée de cire ? Vous y avez certainement rencontré le Chef de l'Etat et le Ministre de la Défense, peut-être même vous êtes-vous trouvés face à face avec le Président. Mais quelle différence y a-t-il entre un être véritable et une poupée de cire ? Ne sont-ils pas quasiment identiques ?

Question absurde, non ? Ainsi dit le *Rambam* dans la *Iguérèt Téman*, ceci est la différence entre les lois des non-juifs et les lois de la Torah. Ils ont des lois et des instructions ; extérieurement, elles paraissent semblables aux nôtres. Mais en vérité, il est absurde et stupide de vouloir les comparer, comme si on voulait rendre équivalents un homme et une poupée de cire. Toute personne sensée comprend qu'une poupée de cire n'est qu'une imitation de l'apparence extérieure d'un homme. Mais chez un homme, sous la couche extérieure, il y a un arrangement extraordinaire de tendons et de fibres, un système complexe imbriquant le cœur et les poumons, les reins et la rate, l'estomac et les intestins, les os et les nerfs, et au-dessus de tout, le cerveau et les sens, la conscience et la mémoire, les impressions et les sensations, l'esprit et l'âme. Pas un seul de ces éléments ne se trouve dans une poupée de cire ! (*Ma'hachavat Hatahara p.11*)

Ainsi, même chez les non-juifs, il y a des lois, des usages, des codes et des conventions : ne pas voler, ne pas tuer, honorer ses parents, etc. Mais cette même loi, ce même usage, lorsqu'il est écrit dans la Torah, est fondamentalement différent. Une *Mitsva* ordonnée par Dieu a des sens profonds illimités, au-delà du sens extérieur, simple et compréhensible, dévoilé à notre perception. Comme le *Rambam* l'exprime : « La loi de Dieu ; **sa sagesse est dans ce qu'elle renferme d'imperceptible** ».

C'est ce qu'a écrit le poèteans son ode sur la section parlant de la vache rousse : « Ne cherche pas à sonder son secret, car ce qui est explicite est en vérité incompréhensible, ce qui est dévoilé est dissimulé, et ce qui paraît clair ne l'est pas ».

La *Mitsva* de respecter ses parents a un sens simple et compréhensible qui est la reconnaissance, elle a une morale et un caractère logique. Toutefois, ceci n'est que le premier niveau, la couche extérieure. Les Sages de la *Kabala* [appelée également « **L'intériorité** de la Torah »] savent que, dans les profondeurs intérieures de cette *Mitsva*, sont contenus les secrets perpétuels de la conduite du monde, celle des mondes supérieurs qui en sont dépendants, ainsi que les réparations supérieures lui sont afférentes (notions kabalistiques). Nous n'avons pas la capacité de comprendre cela ! « *Prétends-tu pénétrer le secret insondable de D.ieu, saisir la perfection du Tout-Puissant ? Si elle a la hauteur des Cieux, que peux-tu faire ? Si elle dépasse la profondeur des abîmes, quelle connaissance en as-tu ?* » (*Iyov 11, 7-9*)

Un homme qui respecte ses parents seulement parce que cela découle de sa logique et qu'il comprend qu'il s'agit de son devoir, agit correctement, mais pas parfaitement. Il n'a réussi qu'à atteindre le niveau superficiel, l'enveloppe extérieure. Toutefois, l'essentiel de l'accomplissement doit prendre sa source dans le fait que c'est un ordre émanant de D.ieu, comme il est écrit dans la Torah : « *Honore ton père et ta mère, comme te l'a ordonné Hachem, ton D.ieu* ».

On raconte au sujet de *Rabbi Ména'hem Mendel* de Romanov, de mémoire bénie, qu'il se trouvait assis à étudier en compagnie de ses élèves, quand entra un pauvre, vêtu misérablement, le visage pâle, dont toute l'apparence éveillait la miséricorde. Le *Rav* eut pitié de lui et fit signe à son bedeau (*chamach*) de prendre dans son porte-monnaie une pièce d'or de valeur. Le *Rav* la tendit au pauvre. Ses yeux s'illuminèrent et sa joie fut sans limites. Lorsqu'il partit, le *Rav* commença à ressentir de la peine d'avoir donné une pièce à ce pauvre dans un élan de pitié et non parce que la Torah l'avait ordonné. Il appela de nouveau son *chamach* et lui dit d'aller au marché

chercher cet homme et le lui ramener. Quand le pauvre entendit que le *Rav* l'appela, il s'attrista et pensa : « Il semblerait que le *Rav* avait l'intention, au départ, de me donner une pièce de cuivre et qu'elle lui a été échangée contre une en or. A présent, il s'est rendu compte de son erreur et désire la réparer en me donnant ce qui m'est dû ». Mais quel ne fut pas l'étonnement de ce pauvre lorsqu'il se tint devant le *Rav* et que celui-ci sortit de sa bourse une autre pièce d'or et la lui donna ! Après qu'il fut parti, le *chamach* exprima son incompréhension. « *Rabbi*, si vous aviez voulu donner deux pièces d'or, pourquoi ne pas l'avoir fait depuis le début ? Lorsque je l'ai appelé la deuxième fois, ce pauvre a failli défaillir en pensant que vous vouliez la lui reprendre et lui donner une pièce en cuivre. » Le *Rav* lui répondit : « Au début, je pensais ne lui donner qu'une pièce, mais lorsque je me suis rendu compte que je n'ai agi que mû par l'immense pitié que j'ai éprouvée, j'ai décidé qu'il m'incombait de lui donner une autre pièce, au nom de la *Mitsva* de *Tsédaka* que le Créateur m'a ordonnée ! » (*Anaf 'Ets Avot* p. 183)

L'accomplissement de la *Mitsva* pour elle-même, c'est ce qui manque effectivement chez les non-juifs. *Dama Ben Nétina* a respecté ses parents à la perfection. Mais l'essentiel faisait défaut : agir ainsi parce que Dieu l'a ordonné ! Une personne qui ne réalise une *Mitsva* qu'en suivant sa logique ou ses sentiments n'est pas réellement apte à être récompensée pour cela. En fait, il agit naturellement. Cependant, celui qui annule sa volonté devant celle d'*Hachem* et accomplit une *Mitsva* humblement, "au nom du Ciel", mérite une récompense qui dépasse notre entendement ! (*Mé'am Lo'ez*)

Dans cet ouvrage se trouvent les lois courantes concernant le respect des parents, accompagnées de paroles de *Moussar* et d'*Agada*, de récits et des usages des grands du peuple d'Israël. Nous nous en inspirerons pour comprendre à quel point, en effet, cette *Mitsva* est importante, au point que nos Sages, de mémoire bénie, l'ont appelée (*Talmud Yérouchalmi, traité Páa 1, 1*) : « La *Mitsva* la plus importante parmi les plus importantes » ! La *Halakha* engage bien au-delà de ce qui est "admis" et "conventionnel" chez ceux qui l'accomplissent uniquement parce qu'ils suivent une "injonction de leur conscience". Ce qui donne la force et le courage de l'accomplir comme il se doit est qu'elle est en vérité "un décret du Roi".

C'est pourquoi, renforçons-nous et armons-nous de courage pour étudier, comme il convient, cette *Mitsva*, qui est fondamentale, afin de pouvoir l'accomplir à la lettre. En effet, nous voyons que, sans une étude approfondie, un homme ne peut éviter de faillir dans l'application de ces lois et des nombreux détails qui les accompagnent, sans même parfois s'en apercevoir.

Un homme aidera son prochain et à son frère il dira de se renforcer. Il donnera également du mérite aux membres de sa famille en leur faisant étudier quelques *Halakhot* à la table du *Chabbath* et à ses amis après l'office, sur son lieu de travail pendant son temps libre et à d'autres occasions.

Qu'il soit agréable à notre Père qui est au Ciel que nous méritions d'honorer nos parents comme il se doit. Et que les bénédictions écrites dans la Torah s'accomplissent en notre faveur : « *Afin que soient prolongés tes jours et afin qu'il te soit fait du bien sur la Terre qu'Hachem ton Dieu, te donne* ». Que nous ayons le mérite de faire venir le *Machia'h* et de voir le *Beth Hamikdach* reconstruit, rapidement et de nos jours, *Amen*.

PREMIÈRE PARTIE

RÉCITS



Chapitre 1

Les raisons de la *Mitsva* du « respect du père et de la mère »



Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « Neuf cent soixante-quatorze générations avant que le monde n'ait été créé, *Hachem* s'est assis (si l'on peut s'exprimer ainsi), a expliqué, scruté, examiné et affiné toute la Torah. Chaque parole s'y trouvant, Il l'a vérifiée deux cent quarante-huit fois, en rapport avec les deux cent quarante-huit membres se trouvant dans l'homme, et ensuite, Il l'a dite et l'a insérée dans la Torah ! » (*Yalkout Shim'oni Téhilim 12, 458*)

Une *Mitsva* émanant de Dieu, une *Mitsva* qu'Il a gravée dans notre sainte Torah, une *Mitsva* que le Créateur du monde a examiné deux cent quarante-huit fois, qui peut avoir l'audace et le courage d'essayer d'en comprendre la raison ? Aurions-nous l'autorisation de l'examiner ? « *Car vos pensées ne sont pas Mes pensées, ni vos voies, Mes voies, dit l'Éternel. Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la Terre, autant Mes voies sont au-dessus de vos voies et Mes pensées de vos pensées.* » (*Yéch'ayaou 55, 8-9*)

« En effet, le sens des *Mitsvot* n'a pas été révélé, il est au-dessus de l'intelligence et de la compréhension. Même si, à un certain endroit, nous est dévoilée et expliquée une raison quelconque compréhensible à première vue, elle n'est pas à considérer comme définitive. En effet, sont dissimulés, à l'intérieur, des secrets de sagesse qui sont au-dessus de l'intelligence et de la compréhension. » (*Tania Iguérét Hakodech, 19*)

C'est pour cela que nous ne pourrons jamais prétendre comprendre les raisons véritables d'une *Mitsva*, avec exactitude et profondeur. Nous n'en avons pas les moyens. Cependant, nous prions et demandons « *Eclaire nos yeux par Ta Torah* », permets-nous de la comprendre, ne serait-ce que superficiellement, d'atteindre au moins la « couche extérieure ». A mesure que l'homme grandit, son cœur s'élargit, son âme se purifie, et il réussit à pénétrer davantage en profondeur, à dévoiler des sens cachés jusqu'alors. « *Contempler la splendeur d'Hachem* » et se délecter de la douceur de la Torah. *David Hamélekh* a prié à cette intention et a dit : « *Dessille-moi les yeux pour que je puisse contempler les merveilles issues de Ta Loi* ». (*Téhilim 119, 18*)

« **Les raisons** des *Mitsvot* » sont comme de l'huile, elles leur **donnent une saveur**, les rendent plus appétissantes et plus agréables au goût, plus proches de nos cœurs, elles réveillent notre envie et notre volonté. C'est pourquoi, cela vaut la peine que l'homme essaye d'analyser les conditions de leur accomplissement, selon ses possibilités et sa compréhension. « Si l'homme trouve la *Mitsva* agréable à son goût, il l'accomplira de bon cœur, et il pourra ainsi la réaliser de manière authentique. » (*Rékanati dans l'introduction de son ouvrage "Méa Ché'arim"*)

Ci-dessous, nous allons rapporter quelques raisons motivant l'accomplissement de la précieuse et éminente *Mitsva* du **respect des parents**.

La reconnaissance

Deux invités

Observons comme une même situation peut générer deux réactions complètement différentes, voire même opposées.

Un invité est convié à passer *Chabbath* chez la famille Cohen. Il arrive et frappe délicatement à la porte. « Comme c'est adorable de leur part de m'avoir invité ! Ils m'estiment, pensent à moi et m'honorent ! »

Les membres de la famille ouvrent la porte joyeusement. L'invité est touché de cet accueil chaleureux et il pense à quel point il est bon de se sentir à ce point désiré et apprécié.

La maison est propre et reluisante, le sol est brillant, une nappe blanche est étendue sur la table, de la belle vaisselle est agencée avec goût, de jolies serviettes sont placées dans de grands verres. En silence, il mesure la peine qu'ils se sont donnée, l'attention qu'ils ont apportée à chaque détail ! Il apprécia avec reconnaissance les efforts fournis afin qu'il se sente à l'aise.

Le repas était vraiment copieux et généreux : des '*Halot*' à l'odeur agréable, un choix de salades variées, des plats succulents, des boissons spéciales, des compotes et des desserts, des pâtisseries de toutes sortes, des fruits et bien d'autres délices. L'invité est incrédule face à tout ce faste. Il réfléchit et réalise à quel point ils avaient dû faire des achats beaucoup plus conséquents que d'habitude et en conséquence des dépenses importantes ! Ils ont tiré et porté, ordonné et préparé, lavé et épluché, frit et cuisiné, pétri et enfourné, décoré et ordonnancé. L'invité est si émerveillé, qu'il ne peut y croire !

Il pense en lui-même : « Quelle agréable façon de servir et quelle relation aimable ! La maîtresse de maison s'est donnée tant de peine pour présenter de si nombreux plats et a veillé à ce qu'il ne me manque rien, le maître de maison insistait gentiment pour que je mange. Vraiment, on voyait qu'ils faisaient tout pour m'être agréables ! »

Ainsi passa *Chabbath*, dans l'étonnement de l'invité de cette hospitalité extraordinaire : l'agréable chambre qu'ils avaient mise à sa disposition, le lit confortable spécialement préparé à son intention, la relation cordiale, les repas généreux, les boissons chaudes qu'ils se soucièrent de lui servir, et à la fin, après *Chabbath*, l'effort du maître de maison pour le raccompagner en voiture ! Pas de doute, ils s'étaient surpassés !

Le *Chabbath* suivant, un autre un invité fut convié chez la famille Cohen. Lui aussi frappa à la porte, heureux d'avoir eu cet honneur, ravi de bénéficier de leur atmosphère agréable et de profiter de toutes leurs bontés.

Les membres de la famille ouvrirent la porte joyeusement. C'est alors que l'invité pensa en lui-même : « Ils sont si heureux grâce à moi, j'ai eu le mérite de réjouir des Juifs, c'est certain que cela m'est compté comme une *Mitsva*... »

Puis, il observe la maison : elle est propre et reluisante, le sol brille, une nappe blanche est étendue sur la table, de la belle vaisselle est agencée avec goût, de jolies serviettes sont placées dans de grands verres. L'invité songe

qu'effectivement, il s'agit de personnes organisées et ordonnées et qu'ils ont une belle maison. Lorsque tout à coup, il pense qu'en fin de compte, la seule chose qu'ils avaient faite pour lui était d'avoir rajouté une assiette...

Le repas était vraiment copieux et généreux : des *'Hallot* à l'odeur agréable, un choix de salades variées, des plats succulents, des boissons spéciales, des compotes et des desserts, des pâtisseries de toutes sortes, des fruits et bien d'autres délices. L'invité remarque en lui-même : « Ces personnes-là savent bien cuisiner et bien manger, il n'y a rien à dire ! Mais avec cette abondance, un invité de plus ou de moins, cela ne change rien ! »

Ainsi passa *Chabbath*. Des chambres agréables, des lits confortables, de la nourriture abondante et raffinée, il n'y avait rien à dire, ces personnes-là savaient « vivre », comme on dit. Un niveau de vie excellent. Oui, ils ont fait un véritable effort afin que je profite également et me sente à l'aise. Mais après tout, ils ont invité quelqu'un, alors il est normal qu'ils fassent des efforts n'est-ce pas ? Et à la fin de *Chabbath*, le maître de maison avait, semblait-il, besoin de s'aérer ou bien avait des choses à régler. Il a donc fait un saut pour me déposer à la maison, quoi de plus naturel !

La même famille, la même hospitalité, les mêmes conditions, la même relation, et quel regard différent !

S'agit-il simplement d'une divergence de points de vue ou bien trouve-t-on, ici, dissimulée la racine d'un problème plus profond ?

Quelle est la racine de l'ingratitude ?

Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit (*Traité Berakhot, 58a*) : « Un bon invité, que dit-il ? Combien d'efforts le maître de maison a investis pour moi, quelle quantité de viande, de vin et de pâtisseries m'a-t-il proposée ? Et toute cette peine qu'il s'est donnée, elle n'était qu'en mon honneur. Mais un invité ingrat, que dit-il ? Quels efforts a fait mon hôte pour me faire plaisir ? Je

n'ai mangé qu'une seule tranche de pain, n'ai bu qu'un seul verre. Tous les efforts qu'il a faits n'étaient destinés qu'à sa femme et ses enfants ! »

Nos Sages ne sont pas uniquement venus nous enseigner un chapitre des lois concernant l'invité et son hôte. Ils ont voulu nous apprendre deux visions du monde opposées, qui ont des incidences éloignées, sur toutes nos conceptions de la vie : il y a celui qui est **reconnaissant** et, à l'opposé, celui qui est **ingrat**.

Analysons : Quelle est la racine de l'ingratitude ? Quelqu'un te fait du bien. Pourquoi ne le remercies-tu pas ? Qu'est-ce qui pousse un homme à être ingrat par rapport au bien qu'il a reçu au lieu de remercier pour cela ?

La réponse est que, dans la nature égoïste de l'homme, se trouve ancrée une volonté d'être libre, autonome ! Ainsi, lorsqu'il bénéficie d'un bienfait, sa personnalité et son indépendance sont ébranlées, sa sensibilité personnelle diminuée, son « orgueil » touché. Que fait-il pour revenir à « l'équilibre » ? Deux possibilités s'offrent à lui :

La bonne voie, celle qui est naturelle, est que lorsqu'un homme reçoit un bienfait, il en est **reconnaissant**, **remercie** et ressent le devoir de **se rendre également disponible** pour son ami. Ce faisant, il réintroduit en lui cette sensation d'indépendance.

Nous connaissons la notion de « stupide ». Il nous est facile d'aller demander deux œufs à la voisine qui, la veille, nous a emprunté un verre de sucre. Mais ce voisin qui ne nous demande jamais rien, nous évitons de le solliciter. Pourquoi ? Que m'importe-t-il ? Va-t-il crier sur moi ? Se mettre en colère ? Me demander quelque chose ? Nos relations vont-elles en être affectées ? Absolument pas ! Il se pourrait précisément qu'il s'exécute avec joie et affabilité. S'il en est ainsi, qu'est-ce qui peut m'empêcher d'aller vers lui ? C'est cette sensibilité personnelle qui ne permet pas à l'homme de recevoir encore et encore sans donner en retour, il n'en est pas capable, cela le « diminue ».

La reconnaissance pour un bienfait que l'on m'a prodigué, me **rend** nécessairement **redevable**. Et même si, concrètement, je n'ai pas réussi à rendre ce bienfait, je vais ressentir pour mon bienfaiteur, un sentiment d'obligation et d'estime !

Alors, que va faire un homme qui refuse d'avoir ce sentiment ? Un homme pour lequel ce joug sentimental est trop lourd à supporter ? Sa seule issue est de choisir la deuxième voie, **l'ingratitude** et rejeter en bloc toute notion de reconnaissance, ne pas remercier. Il va trouver des prétextes et des arguments pour justifier pourquoi en fait, on ne lui a pas prodigué de bienfait, comme :

- Bien qu'il m'ait fait du bien, je l'ai payé pour cela.
- Moi aussi, une fois, je lui ai fait du bien, alors qu'il me dise merci.
- Qu'a-t-il fait pour moi ? Le bien qu'il m'a fait ne lui a demandé aucun effort particulier.
- Il n'avait pas du tout l'intention de me faire du bien, il n'a agi ainsi que pour son profit personnel.

Avec de tels arguments et d'autres encore, l'homme réussit à se libérer de ce sentiment d'obligation lié au fait de recevoir un bienfait.

Dans des cas extrêmes, l'homme ressent que son honneur et sa personnalité sont tellement menacés, qu'il n'est pas seulement ingrat, mais se rebelle contre son bienfaiteur. Pour se l'imaginer, *Rav Miharnik*, de mémoire bénie, raconte (*Hitbonénout Véma'assé*, p.303) : « Une fois, en passant dans les rues du quartier de Guéoula à Jérusalem, j'ai rencontré un pauvre mendiant déprimé. Il avait l'air misérable et triste, était vêtu de haillons et une odeur nauséabonde se dégageait de lui. Il était visible qu'il ne s'était pas lavé et n'avait pas mangé depuis longtemps. Je ressentis une immense pitié pour lui et l'invitai à la maison. Je le conviai à prendre un bain chaud parfumé, lui offris des vêtements de rechange et lui proposai un bon repas. Il en fut heureux. Depuis bien longtemps, il n'avait pas ressenti ce que signifiait être à la maison. A la fin, avant de nous séparer, je le graciai d'une bonne poignée

de main. Il ne savait comment me remercier. Après un certain temps, je le rencontrais de nouveau à l'endroit où il se trouvait d'habitude, en train de mendier. Les vêtements que je lui avais donnés s'étaient salis et il était clair qu'il avait de nouveau besoin d'un bain. Aussi, l'invitai-je à nouveau. Cette fois également, avant de nous séparer, il me remercia cordialement. Mais ce n'était plus avec la même chaleur que la première fois. La quatrième fois qu'il se trouva chez moi, il se plaignit que l'eau n'était pas suffisamment chaude, mais je n'accordai pas outre mesure, d'importance à sa doléance. La fois suivante, il déplora que la nourriture fût insipide. Et cette fois, ce fut à peine s'il me remercia en partant. La septième fois, il repartit en colère. Il lui avait semblé que je ne l'avais pas accueilli avec le respect qui lui était dû, ou avec le sourire qui convenait. Il est possible que ce fût le fruit de son imagination, mais il se pouvait aussi que sa plainte fût quelque peu fondée. En effet, ce jour-là, j'étais particulièrement occupé. Après tout, c'était un habitué de la maison. Je ne pouvais pas toujours me rendre autant disponible pour lui. Après un certain temps où je le rencontrais de nouveau, il ne vint pas au-devant de moi me saluer. Je l'invitai à la maison et il refusa. Plus tard, je remarquai que chaque fois que je passais dans le quartier, il changeait volontairement de trottoir. Il me reniait, il ne voulait pas du tout me rencontrer !

Mais pourquoi donc ? En fait, je ne lui avais fait que du bien, beaucoup de bien que peu de gens avaient dû lui faire ! Ici, je compris de nouveau combien le sentiment d'autonomie est essentiel, combien la dépendance vis-à-vis de l'autre provoque une blessure profonde dans la perception du "moi", la fierté personnelle. La première fois, ce fut plaisant, la deuxième cela commença à être légèrement pesant. D'une fois à l'autre, ce sentiment s'amplifia, jusqu'à devenir insupportable. Et dans la mesure où il n'eut pas la possibilité de me rendre la pareille et de ramener l'équilibre, il ne trouva pas d'autre issue que de trouver un prétexte pour se mettre en colère à mon endroit et se rebeller contre le bien qu'il recevait. En fait, il manifestait en cela son besoin indépendance. Je suis forcé de remarquer rétrospectivement que ce pauvre était un homme sensible, délicat et même peut-être noble. Son sentiment humain ne s'était pas encore assombri. Si

la dernière étincelle d'attitude humaine avait été éteinte en lui, il ne serait pas passé sur l'autre trottoir, mais m'aurait simplement outragé et maudit à la vue de tout les passants... »

Niveaux de reconnaissance

Ainsi se dressent face à face deux extrêmes :

La reconnaissance : prise de conscience du bien que l'on m'a fait ; il en découle automatiquement le sentiment d'être redevable.

L'ingratitude : reniement et absence de reconnaissance du bien ; affranchissement de tout sentiment d'être redevable.

Entre ces deux attitudes diamétralement opposées, il y a, bien entendu, des niveaux moyens, dans lesquels, généralement, la majorité des personnes se situe.

Prenons l'exemple de *M. Réouven*. Son oncle est riche. Ce dernier se rend compte que la situation financière de son neveu est précaire et décide de lui verser tous les mois la somme respectable de mille dollars. Suivant toutes les opinions, c'est très généreux de sa part ! *Réouven* profite bien de cette aide et lui en est très reconnaissant. Il tâche de l'honorer, l'invite chez lui fréquemment, lui donne le titre de "grand-père adoptif" de la famille, et l'introduit auprès des enfants. Mais en même temps, on peut l'entendre dire à sa femme de temps à autre : « Notre oncle fait une bonne affaire. En effet, chaque mois il nous donne une somme honorable, mais, en compensation, il reçoit quelque chose qui a bien plus de valeur que l'argent : la chaleur et l'estime dont il a tellement besoin ! » Ou d'autres fois : « *Bli 'ayin hara'*, cet oncle est vraiment riche comme *Kora'b*. J'ai entendu dire que ses affaires étaient d'envergure mondiale. Tu sais, mille dollars pour lui c'est comme dix *shekels* pour nous. Je pense que, nous également, si nous avions été à sa place, nous aurions soutenu les membres de notre famille. Quoi de plus naturel à cela... ? »

Une telle réaction montre que *Réouven* n'a pas encore atteint un niveau élevé dans la reconnaissance. Il possède, certes, ce trait précis de caractère et c'est ce qui lui permet d'honorer son oncle et d'avoir avec lui une relation chaleureuse. Mais, d'un autre côté, il possède le trait de caractère de l'ingratitude. Il n'est pas complètement ingrat, mais il **diminue** un peu sa reconnaissance.

Le fondement d'un juif : reconnaître le bien qu'*Hachem* nous prodigue

Nous arrivons, ici, à un point important du sujet de la reconnaissance ! C'est ce qu'ont exprimé nos Sages, de mémoire bénie (*Michnat Rabbi Eliézer*, 7) : « Pour quelle raison la Torah a autant châtié l'ingrat ? **Parce que c'est une forme d'ingratitude envers *Hachem*. Aujourd'hui, il l'est envers cet homme, demain il le sera envers son Créateur !** »

Nos Sages, de mémoire bénie, nous ont enseigné que ce trait de caractère qu'est la reconnaissance ne se réduit pas seulement à notre relation avec notre prochain, mais elle se diffuse et se répand dans notre relation avec notre Créateur ! Quand un homme se montre reconnaissant des bienfaits que déverse sur lui le Maître du monde, il reconnaît que toute sa vie et tous les événements ne dépendent que de Lui et, par cela, le rend redevable ! Il ressent l'obligation de répondre aux attentes de Dieu à son égard, de suivre Ses directives, de se plier à Sa volonté. Cependant, que va faire celui pour lequel ressentir cela est difficile ? En fait, il ne peut être reconnaissant si, conjointement, il ne se sent pas redevable. Il est obligatoire qu'il soit ingrat. Il va trouver toutes sortes d'excuses et d'arguments, le terrain devient fertile à toutes sortes de théories fondées sur l'ingratitude. **Il préfère être un singe évolué, une créature sans but, qui vit dans un univers créé par une explosion cosmique, plutôt que de reconnaître le fait d'être redevable, et donc d'être dépendant du Créateur du monde et de se plier à Sa volonté !**

Ce reniement, c'est l'aspect extrême de l'ingratitude envers Dieu. Béni soit Celui qui nous a distingués de ceux qui se trompent, nous n'avons pas à l'intérieur de nous de telles pensées de reniement. Cependant, quoi qu'il en soit, la lutte pour ressentir de la reconnaissance envers *Hachem*, **c'est une lutte quotidienne que chaque homme doit mener** ! Pourquoi ?

Le *Pa'had Its'hak* a écrit : « **Dans la nature sauvage de l'homme se dissimule l'hypothèse « Ma force et la puissance de ma main m'ont fait ce succès-là !** » (Dévarim 8, 17) C'est un sentiment intérieur puissant, dont l'homme a du mal à se défaire ». (*Maamar 2, 5*)

Lorsque l'homme réussit dans la vie, « que tout va bien pour lui », cette réussite influence et en général renforce en lui ce sentiment que tout vient de ses mains. Il lui est difficile de reconnaître les bienfaits qu'*Hachem* lui prodigue et de L'en remercier. Par la force des choses, sa sensation d'être redevable et de s'annuler s'amenuise.

Prenons pour exemple un directeur de supermarché à qui tout réussit. Grâce à Dieu, la clientèle afflue, les caisses sont pleines, le compte en banque gonfle. Dans son cœur, s'insinue lentement cette sensation personnelle [oh combien absurde !] d'orgueil, « J'ai réussi à la force du poignet ». Il lui est difficile de ressentir, dans sa conviction intérieure profonde, une entière reconnaissance pour les bienfaits qu'*Hachem* lui prodigue. Son sentiment intérieur détourne la relation de sa réussite vers lui-même. Bien entendu, il utilisera les expressions habituelles telles que « Avec l'aide de Dieu », « Grâce à Dieu », « Que Dieu soit béni », mais avec un manque presque total d'intériorisation des paroles émises.

Automatiquement, son sentiment d'effacement va diminuer. Il va lui être de plus en plus difficile d'annuler sa volonté devant celle d'*Hachem*. Par exemple, voici qu'une épreuve se profile : l'heure du coucher du soleil approche, il doit fermer son magasin et aller prier l'office de *Min'ha*. Et juste à ce moment, une vague de clients déferle Or, s'il ferme, ils risquent tous de se tourner vers son concurrent le plus proche ! Il y a de fortes

chances qu'il ne parvienne pas à surmonter cette épreuve. Son sentiment intérieur est « Je suis le maître de maison », « Je suis celui qui réussit ». Il va lui être difficile de se plier et d'annuler sa volonté.

De l'autre côté de la rue se trouve le propriétaire d'un autre supermarché qui a réussi à travailler sur lui-même et est parvenu à une plus grande reconnaissance envers *Hachem*. Il sait que Lui seul lui envoie les clients et lui octroie une large subsistance [pas seulement en paroles, mais en étant profondément convaincu]. Lorsque se présentera à lui une épreuve identique, il n'aura aucune difficulté à fermer son magasin. En effet, il ressent qu'en vérité, sa subsistance provient uniquement d'*Hachem*. Il est conscient que ces efforts supplémentaires, sur le compte des *Mitsvot*, n'augmenteront en rien sa *Parnassa* (sa subsistance), mais la diminuera au contraire. Quoi qu'il en soit, il ne songera qu'à une seule chose : accomplir la volonté d'*Hachem*.

Il se trouve qu'il y en nous une lutte perpétuelle entre, d'un côté, la reconnaissance (être redéuable, s'annuler et se plier devant ***Hachem***, accomplir Ses *Mitsvot*), et d'un autre côté, le manque de reconnaissance (ne pas se sentir redéuable, suivre ses caprices).

C'est le travail de toute une vie, et il n'est pas simple. Il est même possible de dire qu'il en est l'essentiel. Epreuves diverses, difficultés, défis se présentant, nous obligeant à nous courber, tout ceci nous éduque à la reconnaissance envers Dieu, pour les bienfaits qu'Il nous procure et à notre dépendance à Son égard. Comme l'a écrit le *Ramban* (*fin de la paracha Bo*) : « **L'intention à avoir dans toutes les *Mitsvot*** est de placer sa confiance en *Hachem* et Le **remercier** de nous avoir créés. Ceci est l'intention unique depuis la Création originelle. A savoir, *Hachem* ne désire qu'une seule chose : que **l'homme ici-bas sache qu'Il est le Créateur du monde et Lui soit reconnaissant d'avoir été créé...** »

Pourquoi sommes-nous appelés "**Juif**" (*Yéhoudi*, en hébreu) ? La racine de ce nom vient du mot "**reconnaissance**" (*Hodaa*, en hébreu), parce que le

Juif reconnaît et remercie le Créateur du monde pour tous Ses bienfaits infinis. Ceci est le fondement du judaïsme.

Il se trouve, par conséquent, que la reconnaissance est un trait de caractère indispensable à tout Juif. Elle est la base de la croyance parfaite en Dieu. Il est possible d'en atteindre des niveaux différents, plus ou moins élevés. Afin de la développer et l'épanouir de plus en plus, il incombe à l'homme, dans un premier temps, d'implanter profondément, dans son cœur, la reconnaissance envers ceux qui l'entourent. Et de là, il parviendra à celle envers *Hachem*.

Le respect des parents : la base du développement de la reconnaissance

A présent, réfléchissons : à qui l'homme doit adresser sa première reconnaissance dans la vie ? Il s'agit évidemment des parents, ceux qui nous ont mis au monde. En effet, la *Mitsva* du respect des parents est la base du développement de la reconnaissance !

L'homme a la possibilité d'adopter deux attitudes. Se comporter comme un "bon invité" ou comme un "ingrat". Il peut montrer de la reconnaissance pour ses parents et apprécier les nombreux bienfaits extraordinaires qu'ils lui ont prodigués depuis sa naissance. Son cœur peut déborder de sentiments d'estime et de respect pour eux. Par ailleurs, il peut renier ces bienfaits en usant de prétextes variés : ce n'est que pour leur avantage et leur bien que mes parents m'ont mis au monde. En effet, qui n'apprécie pas les enfants ? Il y a de longues listes d'attente juste pour en adopter un. Existe-t-il un plaisir et un bonheur plus grands que d'élever un tendre nourrisson ? Puisqu'ils m'ont donné naissance, ils sont, bien sûr, obligés de veiller à subvenir à tous mes besoins... De cette manière, il s'affranchit de son obligation, celle de respecter ses parents.

L'auteur du livre *'Hayé Adam* a écrit (*Klal 17, Loi 2*) : « *Qu'elle soit bouchée la bouche de ceux qui disent des paroles mensongères.* » (*Téhilim 63, 12*) Ce verset

s'applique aux enfants qui prétendent ne pas avoir à être reconnaissants envers leurs parents, sous prétexte que ceux-ci n'ont songé qu'à leur bien-être. Puisque, de toute façon, ils sont leur progéniture, *Hachem* leur a donné l'instinct naturel de les élever, comme les animaux, chez lesquels la notion de gratitude n'existe pas. Ils se tairont, comme il est écrit : « *Qu'elles deviennent muettes, les lèvres menteuses* » (*Téhilim 31, 19*), car ils témoignent qu'ils sont eux-mêmes comme des animaux à qui *Hachem* n'a pas donné un cœur pour comprendre et reconnaître. A ce sujet, nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « Celui qui renie le bien que lui fait son prochain, reniera finalement celui qu'*Hachem* lui prodigue ». Car, selon cette façon de penser, pourquoi serait-il nécessaire de respecter et de craindre D.ieu, étant donné que nous sommes l'œuvre de Ses mains ? N'est-il pas normal qu'Il fasse du bien et ait pitié de Ses propres créatures ? **Il ne fait aucun doute que ceux qui parlent ainsi sont des renégats.**

Ainsi est-il écrit dans le *Séfer Ha'hinoukh* (*Mitsva 33*), au sujet du respect des parents : « A l'origine de cette *Mitsva*, il y a le fait qu'il convient que l'homme reconnaîsse et fasse preuve de bonté envers celui qui lui a fait du bien, et **qu'il ne soit pas insensé, indifférent et ingrat**. Car ceci est un trait de caractère répugnant aux yeux d'*Hachem* et des hommes. Il doit être conscient que son père et sa mère sont la cause de son existence dans ce monde et que, de ce fait, il convient qu'il les honore le plus possible. Ce sont eux qui l'ont amené dans ce monde et ont peiné pour lui, lorsqu'il était petit. **Ainsi, lorsqu'il fixera cette donnée dans son âme, il éprouvera également de la reconnaissance envers le Saint Béni Soit-Il.** En effet, Il est la cause de son existence et de celle de tous ses pères, en remontant jusqu'à *Adam Harichon*. Il l'a fait venir sur Terre et a subvenu à ses besoins toute sa vie. Il l'a créé à la perfection, avec tous ses membres. Il lui a donné une âme dotée de compréhension et d'intelligence ; sans cela, il serait tel un cheval ou une mule, sans discernement. **Ainsi, il prendra conscience qu'il convient d'être vigilant dans son service de D.ieu.** »

Cela ne va pas de soi !

En vérité, cela vaut la peine que chacun réfléchisse sur le devoir qui lui incombe de remercier ses parents ! En effet, si un homme rend une petite faveur à quelqu'un, il va bien sûr mériter d'être remercié. Et s'il fait encore plus d'efforts, le bénéficiaire lui préparera certainement un bon repas ! Et s'il s'investit encore davantage, par exemple en lui trouvant du travail, se profile déjà la nécessité de lui offrir un cadeau. Enfin, si ce bienfait s'étend sur une longue période, par exemple, s'il s'agit d'une aide mensuelle, le sentiment d'être redevable sera poussé à l'extrême !

Lorsqu'on analyse l'attitude de nos chers parents, il est manifeste qu'ils ont amplement œuvré pour nous, au-delà de notre imagination. Notre mère a subi les souffrances de la grossesse et de l'enfantement, ce qui est déjà considérable ! Combien se sont-ils inquiétés pour nous, sacrifiés pour notre bien-être et ont fait d'efforts pour nous nourrir, nous donner à boire, nous laver et nous habiller. Combien se sont-ils investis dans notre éducation et dans nos études. Sans parler du nombre de repas qu'ils ont préparés à notre intention. Combien de vêtements ont-ils lavé et repassé, combien ont-il couru pour nous chez le médecin, chez le dentiste ou à la fête de fin d'année ; combien de dépenses ont-ils faites pour nous... Est-ce pour la simple raison qu'ils sont nos parents que tout cela va de soi ?

Voici l'histoire d'un riche qui adopta un enfant très jeune, orphelin de père et de mère. Il l'éleva comme son fils, répondit à tous ses besoins généreusement et le combla de bienfaits. Le jeune garçon s'habitua au confort de cette situation et ne sut estimer comme il se devait l'ampleur de cette générosité. Parfois même, il la méprisait ou présentait des demandes excessives... Un jour, un pauvre arriva chez le riche et demanda l'aumône. Le riche le prit en pitié. Il le fit entrer, lui donna à manger et un endroit pour dormir. A son départ, il lui remit de l'argent et des provisions pour la route. Ce pauvre n'en finissait plus de le remercier : pour chaque bouchée de nourriture, sa bouche se remplissait de bénédictions, à chaque action, pour chaque effort, des louanges et des remerciements. La maîtresse de maison s'en rendit compte et en souffrit. Elle s'exclama : « Pourquoi ce pauvre, qui n'a mangé et dormi qu'un seul jour chez nous, nous remercie et

nous loue tant, alors que ce jeune garçon orphelin, pour lequel nous faisons tant d'efforts jour et nuit, ne se conduit pas avec nous avec le respect qui nous est dû ? »

Son mari lui dit : « Ne t'inquiète pas, dans quelques jours, tu verras que la situation va se renverser ! » Le riche se rendit auprès du jeune garçon et lui dit : « Tu sais que tu n'es pas notre vrai fils. Lorsque tu étais tout jeune, nous avons eu pitié de toi et t'avons amené chez nous. Cependant, à présent, nous commençons à vieillir, et nous voyons que, grâce à Dieu, tu es capable de te débrouiller par tes propres moyens. S'il te plaît, fais ta valise, prends la route et commence à construire ta vie par toi-même. »

Le jeune homme, consterné, ne savait que faire. Comme frappé par la foudre, il emballa quelques affaires, prit des provisions pour la route et partit. Il ne savait où se tourner, ni où aller. Il marcha longtemps, puis s'assit sur un banc. Il prit une petite collation et s'endormit. Un vent glacial le fouetta pendant la nuit, la peur et l'inquiétude le réveillèrent. Il erra ainsi un jour, puis deux, puis trois, le cœur plein de tristesse et d'inquiétude.

Et là, le riche vint à sa rencontre et lui dit : « Mon cher fils, je vois qu'il t'est difficile de te débrouiller seul. J'ai décidé de te ramener chez nous... » Le jeune garçon se réjouit, revint à la maison et ne tarit pas de louanges pour ce bienfait. A chaque morceau de nourriture qu'il avalait, sa bouche se remplissait de bénédicitions et d'éloges. A chaque action en sa faveur, pour chaque effort, il le remerciait ! L'épouse du riche s'étonna, comment s'était produit ce renversement de situation ? Où était-il allé ces jours-ci ? Peut-être avait-il reçu un enseignement accéléré sur la notion de reconnaissance ?

Ainsi est l'homme. Il s'habitue, depuis sa plus tendre enfance, à recevoir les bienfaits de ses parents, ressent que tout va de soi, que tout lui est dû. Cependant, ce sentiment est trompeur. Au contraire, nos Sages, de mémoire bénie, nous ont enseigné que celui qui **se précipite** pour faire du bien à son ami aura droit à la reconnaissance, par le fait même qu'il ait anticipé : « Si ton ami a pris les devants et t'a donné des lentilles, fais-

en autant avec de la viande. Pourquoi ? Parce qu'il t'a fait un bienfait en premier ! » (*Midrach Béréchit Rabba 35, 3*)

Ainsi ont-ils dit : « Celui qui ouvre sa porte à son prochain, ce dernier lui est redevable à vie ! » (*Midrach Chémot Rabba 4, 2*)

S'il en est ainsi, on ne pourra jamais être complètement quitte avec nos parents. Car il ne s'agit pas ici d'un échange de un pour un, mais nous leur sommes redevables, bien au-delà de ce qu'ils ont pu anticiper et faire à notre intention !

A partir de là, l'homme comprendra que, même lorsqu'il s'occupe de ses parents âgés, ce qui demande des efforts physiques et psychologiques beaucoup plus grands que ceux qu'ont fournis ses parents pour s'occuper de lui lorsqu'il était tout jeune, cela ne le dispense aucunement de son obligation de reconnaissance. La *Mitsva* de respecter ses parents ne vient pas seulement en contrepartie du fait qu'ils se soient occupés de lui, mais elle est un "décret Royal" qu'il faut accomplir sans calcul ni spéculation, comme s'il s'agissait de rendre un bienfait pour un autre. Comme cela sera expliqué plus loin, dans la partie Lois, même dans le cas où les parents n'ont pas donné à l'enfant ce qu'ils auraient dû, le fils a malgré tout l'obligation de les honorer.

Confiance personnelle

Ainsi, à travers la *Mitsva* du respect des parents, la Torah nous apprend à nous exercer à la "reconnaissance". Elle nous débarrasse petit à petit de l'état « *d'âne sauvage* » pour accéder à « *la dignité humaine* » (*Iyov 11, 12*), de l'égocentrisme et de l'orgueil implanté en nous par le fait que « Tout nous est dû ». Elle nous habitue au sentiment pur et délicat d'avoir un regard bienveillant et à estimer, à leur juste valeur, tous les bienfaits dont nous bénéficiions.

Plus nous introduirons et développerons dans notre cœur ce sentiment pur, plus nous annihilons, avec l'aide de Dieu, cet "invité ingrat" pour

le remplacer par le "bon invité". Un mari complimentera sa femme et la remerciera pour tout ce qu'elle fait pour lui, pour tous les efforts qu'elle fournit pour élever ses enfants et gérer son intérieur. Rien ne va de soi ! Même si cela fait partie des devoirs de la femme, il est certain que cela lui revient par le fait même qu'elle les remplit ! Une épouse vertueuse en fera de même. Elle sera reconnaissante envers son mari pour le fait qu'il subvient aux besoins du foyer, pour les achats qu'il prend en charge... Rien n'est naturel ! Même si cela fait partie de ses obligations, il est sûr qu'il mérite de la gratitude pour le fait qu'il les assume !

Aussi, notre cœur doit déborder de louanges et de remerciements infinis à *Hachem*, pour chaque respiration, pour chaque jour de vie qu'Il nous offre, pour ce corps extraordinaire dont Il nous a pourvus, pour la possibilité qu'Il nous a donnée de Le servir, d'accomplir Ses *Mitsvot* et pour tous les cadeaux dont Il nous a comblés par Son immense générosité.

Le monde a été créé pour moi

Vois un exemple spécial et très instructif, tiré du *Talmud*, au sujet de la reconnaissance envers Dieu pour toutes Ses bontés et tous Ses bienfaits (*Traité Berakhot, 58a*) : le saint *Tana, Ben Zoma*, habitait à Jérusalem. Lorsqu'il vit les milliers de personnes, lors de l'*Alya Laréguel*, monter sur le Mont du Temple, il les bénit en disant : « Béni soit le Connaisseur des secrets [*Hachem* a créé chaque être vivant différent de ses semblables, tant en ce qui concerne son apparence que sa façon de percevoir les choses, et malgré tout, connaît tout ce qui se trouve au fond du cœur de chacun], et **qu'Il soit béni pour avoir créé tout ceci pour me servir** ».

Comment et pourquoi ont-ils tous été créés pour le servir ?

Ben Zoma a dit : Combien d'efforts a investis *Adam Harichon* pour trouver un morceau de pain à manger. Il a labouré, ensemencé, coupé, mis en gerbe, séparé les grains des écorces, trié, moulu, tamisé, pétri et enfourné. Ce n'est qu'ensuite qu'il a mangé. Combien d'efforts a-t-il investis pour trouver un vêtement à enfiler ? Il a tondu la laine d'un mouton, l'a lavée,

l'a peignée, l'a filée, l'a tissée et ce ne qu'après qu'il a trouvé un vêtement à enfiler. Cependant, moi, je n'ai pas besoin de faire tous ces nombreux travaux. En effet, *Hachem* m'envoie de nombreux émissaires qui possèdent des compétences variées et effectuent ces tâches pour moi. Celui-ci fait pousser le blé, un autre fait fonctionner le moulin, celui-là possède une boulangerie et un autre, une épicerie. Celui-ci fait pousser du coton, l'autre du lin, celui-là possède une usine de textile et un autre est un tailleur renommé. Celui-là fabrique des boutons et des fermetures éclair et l'autre possède une usine de machines à tisser. Ainsi, je me lève le matin et, sans aucun effort, je trouve prêts, à ma disposition, du pain à manger et un habit pour me vêtir !

Hachem ne m'a pas envoyé seulement cela. En effet, afin que tous puissent mener à bien leurs tâches, on a besoin d'autres artisans pour ériger les constructions nécessaires et leurs lieux de résidence. Travaillent donc également des maçons et des tailleurs de pierre, des bûcherons et des puiseurs d'eau, des vitriers, des menuisiers et des forgerons. Tout cela, juste pour qu'ils aient « *du pain à manger et un vêtement pour s'habiller* ». En résumé, les champs, les plantations, les exploitations agricoles, les fermes, les poulaillers, les étables, les couveuses et les laiteries regroupent des milliers de personnes qu'*Hachem* convoque pour me servir.

Quelle vision de foi et de reconnaissance !

Il n'y a pas ici de contingences, ni de "cela va de soi". Tout est réglé et intentionnel, tout est fait par la *Hachga'ha Pratite* (providence appliquée individuellement, à chacun d'entre nous), **avec l'intention et la volonté de me faire du bien.**

Soit dit en passant, il ne s'agit pas ici de la naïveté ridicule d'un homme qui se berce d'illusions et croit que « tout est pour moi » ; il s'agit, au contraire, d'un regard authentique et juste, comme l'ont dit nos Sages, de mémoire bénie : « Pourquoi, lors de la Crédit, Dieu a-t-il conçu l'homme unique et non avec d'autres hommes ? Pour nous enseigner qu'il est valable de créer

le monde et tout ce qu'il contient, uniquement pour un seul homme ». C'est pourquoi **chacun à l'obligation de dire « pour moi le monde a été créé »** ! Cela m'oblige, par conséquent, à procurer de la satisfaction à mon Créateur ! (*Traité Sanhédrin, 37a ; Psikta Zoutrati, Tazri'a 34a*)

A l'inverse, si l'homme ressent que le monde n'a pas été spécialement créé pour lui, mais qu'il y "est tombé" par hasard, qu'il y erre comme n'importe quelle autre créature, qu'il est un élément, parmi tant d'autres, il sera amené fatalement à se rebeller contre le service d'*Hachem*. Comme nos Maîtres l'ont dit : « L'homme ne se dira pas : ce monde est plein de *tohu-bohu*, je vais manger, boire et profiter puis quitter ce monde. S'il agit ainsi, il est dit à son propos : "L'ingrat s'est dit qu'il n'y a pas de D.ieu !" »

En vérité, chaque homme doit vivre en pensant : « c'est pour moi que le monde a été créé ». Voici qu'ici, de nombreux ouvriers travaillent durement pour pavé cette route, afin qu'il me soit plus confortable de l'emprunter, tandis que là, les meilleurs cerveaux réfléchissent pour mettre à jour une nouvelle technologie qui améliorera mon quotidien. Ailleurs, on fait des efforts pour commercialiser un produit dont j'ai besoin. Les importateurs, les exportateurs, les ports de commerce, les aéroports, les grossistes, les diffuseurs, les usines, les industries, les compagnies de construction, d'électricité et même la navette spatiale américaine : tout ceci, *Hachem* l'a créé pour moi et mon usage, afin de me fournir les meilleures conditions pour Le servir !

« ***Il est bon de remercier Hachem !*** »

A quoi cela ressemble-t-il ?

Un homme fut un jour invité à la table du roi. Celui-ci ordonna à ses serviteurs de l'installer en bout de table, à un endroit confortable et honorant, et de lui servir une grande variété de plats raffinés et de boissons rares et goûteuses. Le roi se préoccupa même de faire ventiler l'endroit agréablement, de diffuser une musique plaisante, et fit tout pour qu'il ne

lui manque rien. Un serviteur fut envoyé à cette occasion dans la cave du roi où étaient entreposés les vins et les mets les plus délicats. Ne pouvant résister, il mangea tout ce qu'il trouva et s'abreua de boissons. Il bénéficia de l'air frais qui arrivait à la réserve par une ramifications du climatiseur et de la musique qu'il entendit à travers la fenêtre... A première vue, il profita de la même manière que le premier, de la même nourriture et des mêmes conditions. Cependant, la différence est claire : bien que son corps ait eu les mêmes plaisirs, cela ne fut pas le cas de son âme. Il lui manquait cette satisfaction particulière qui emplissait le cœur du premier : l'attention personnelle du roi à son égard, son intention et sa volonté de lui faire du bien.

Ceci est la différence entre une personne qui a la foi et reconnaît les bienfaits du Créateur, et celui qui les renie. Le renégat vit au sein d'un entrepôt sombre, il dérobe, mange et boit. Il vit sur une étoile éloignée, une parmi les milliards que contient l'univers. Par hasard, ont été créées sur cette étoile, qui est, en l'occurrence, la Terre, des conditions permettant une vie humaine et il réussit, peu importe comment, à trouver ce dont il a besoin.

A l'inverse, celui qui a la foi est invité à la table du roi toute sa vie, il voit l'attention divine à son égard dans le fait que tout est adapté à ses besoins. Prenons l'exemple de la nourriture : elle est tellement conforme aux nécessités de l'homme, si on considère la valeur nutritive de chaque aliment, son apparence diversifiée, sa couleur et sa forme ! Au-delà de cela, tout a été créé en quantité adaptée : l'eau est abondante, car l'homme ne saurait vivre sans elle, tout comme le blé, qui est un élément de base. Quant à la viande, la volaille, le lait, les œufs, les fruits, les légumes, les poissons, les épices et les herbes aromatiques, ils existent afin d'assurer une alimentation saine et équilibrée. Par contre, l'oxygène, indispensable à la respiration, se trouve directement dans l'air, il est inutile de la puiser ou de la tirer d'une mine quelconque.

Nous pourrions continuer sans fin à observer combien le monde a été créé **pour nous gratifier de bienfaits**. Si nous observons notre corps, inutile d'être un scientifique ou un médecin pour nous rendre compte combien il nous est adapté. Par exemple, le nez se trouve au-dessus de la bouche pour nous éviter d'y faire entrer des aliments avariés à l'odeur fétide. Les lèvres sont plus sensibles à la chaleur afin de ne pas manger des aliments trop chauds. Les yeux sont renfoncés par rapport aux autres éléments du visage pour les protéger en cas de chute. Au-dessus se trouvent les sourcils qui évitent aux gouttes de sueur de venir les endommager. Les paupières les nettoient des poussières et des impuretés. Et ainsi de suite, il n'y a pas de limite à la planification minutieuse de chaque membre **pour notre usage et notre bien**.

Celui qui veut renier *Hachem* ne discernera pas les bienfaits qui lui sont procurés. Il ne ressentira absolument pas que la Providence Divine subvient à ses besoins et ne réfléchira pas pour comprendre qui est Celui qui lui donne tout, abondamment et sans compter. Il se dira qu'il est né comme cela, qu'il grandit ainsi, que c'est la nature, que c'est ainsi que le monde "tourne", que tout est limpide et naturel. « De quoi faut-il s'étonner au juste ? » se dit-il.

La Torah nous apprend à avoir une vision authentique et à ne pas rester « *un âne sauvage* », mais à acquérir la « *dignité humaine* ». Dessille tes yeux, regarde autour de toi, dis merci pour les bienfaits qui te sont prodigues ! Tu commenceras ainsi à respecter et à estimer tes parents qui t'ont mis au monde et t'ont fait grandir ; ceci t'amènera à la reconnaissance profonde et infinie de tous les bienfaits que le Créateur du monde te prodigue...

« *Et quand bien même notre bouche serait pleine de cantiques comme la mer ; notre langue, de chants, comme la multitude de ses vagues, et nos lèvres, de louanges, comme les espaces du firmament ; quand bien même nos yeux seraient lumineux comme le soleil et la lune, et nos mains déployées comme les aigles des cieux, et nos pieds rapides comme les biches, nous ne pourrions épouser l'hommage qui T'es dû, ô Eternel, notre Dieu, et bénir Ton Nom, ô*

notre Roi, ne serait-ce que pour un seul des milliers des milliers, des myriades des myriades de bontés et de prodiges que Tu as accomplis pour nous et pour nos ancêtres... »

La transmission de la croyance

En l'an deux mille quatre cent quarante-huit, depuis la Création du monde, le six du mois de *Sivan*, le jour saint du *Chabbath*, Dieu s'est dévoilé au Peuple d'Israël et lui a donné la Torah, les *Mitsvot*, les *'Houkim* et les *Michpatim*.

Aujourd'hui, plus de trois mille trois cents ans plus tard...

Les Juifs à travers le monde conservent la même Torah. Ils l'étudient avec assiduité, accomplissent ses *Mitsvot* dans tous les détails, exactement comme *Moché Rabbénou* nous l'a enseigné en son temps. Ce sont les mêmes *Téfilines* carrés et noirs, le même plan architectural élaboré des *Mikvaot*, les mêmes trente-neuf travaux principaux interdits le *Chabbath*, les mêmes fêtes, la même *Soucca* et les mêmes *Matsot*, les mêmes animaux permis et interdits à la consommation, le même cérémonial du mariage, les mêmes lois financières de toutes sortes, etc.

Il semble que c'était hier que cet évènement s'est produit, comme si *Moché Rabbénou* avait tout dernièrement fait sa tournée mondiale de la *diaspora* : en Irak, en Perse, au Maroc, au Yémen, en Pologne, en Hongrie, en Russie, en Tchécoslovaquie, en Hollande, en Suisse, en Espagne, en France, aux Etats-Unis, au Canada, en Chine et au Japon. Comme s'il était passé de pays en pays, avait proposé son *Séfer Torah* en milliers de copies et avait expliqué exactement comment respecter ses *Mitsvot* et tous leurs détails.

Avec quelle ferveur et quel dévouement la Torah est observée, avec quelle abnégation ! Les Juifs, à travers toutes les générations furent prêts à braver tous les dangers, à souffrir, à fuir, à être affamés, à sacrifier leur vie pour elle. Comme si eux-mêmes s'étaient tenus au pied du mont *Sinaï* et avaient

proclamé « *Na'assé Vénichm'a* ». Comme si Dieu s'était dévoilé devant eux-mêmes, dans un épais nuage et que leurs oreilles avaient entendu la voix, que leurs yeux avaient vu la montagne enflammée, la voix du Créateur perforant les flammes : « *Anokhi Hachem Eloquékhha... Lo Yihé Lékha Elokim A'hérim 'Al Panaï...* » (« *Je suis Hachem, ton Dieu... Tu n'auras pas de dieux étrangers sur Ma face...* »)

Comment un évènement historique put-il s'inscrire aussi fortement dans la conscience d'un peuple durant des milliers d'années ?

Il ne fait aucun doute que c'est un miracle extraordinaire, un miracle historique qui n'a pas son pareil à travers le monde. Il ne fait aucun doute qu'ici se trouve la promesse faite à Israël que la Torah ne sera jamais oubliée par ses descendants : « *Car il ne sera pas oublié de la bouche de sa descendance...* » (Dévarim 31, 21)

« *Un père à ses fils, il fera savoir* »

En approfondissant ce sujet, nous pouvons discerner quel mécanisme puissant est responsable de la transmission de la Torah, de génération en génération, d'une manière si vivante et durable. C'est la **transmission de père en fils**.

Il est écrit dans la Torah (Dévarim 4, 9) : « *Seulement, prends garde à toi et garde grandement ton âme, de peur que tu n'oublies les choses qu'ont vues tes yeux, et de peur qu'elles ne s'éloignent de ton cœur tous les jours de ta vie, tu les feras connaître à tes fils et aux fils de tes fils. Le jour où tu t'es tenu devant Hachem, ton Dieu, à 'Horev... afin qu'ils apprennent à Me craindre tous les jours qu'ils [seront] vivants sur le Terre, et qu'ils enseignent à leurs fils* ».

Le *Ramban*, sur ces mêmes versets, a écrit : « Voici qu'avant qu'Il rappelle les paroles qui ont été prononcées là-bas, Il met en garde au sujet de la *Mitsva Lo Ta'assé* (commandement signifiant une interdiction) de ne rien oublier de cet évènement et de ne jamais nous en détourner. Il nous a aussi

ordonné la *Mitsva 'Assé* (commandement signifiant une obligation) de faire savoir à tous nos descendants, de génération en génération, ce qui a été entendu et vu là-bas... **Car lorsqu'on transmettra ces choses-là à nos enfants, ils n'émettront aucun doute sur ces propos, comme si toutes ces générations en avaient été témoin. Rien de cette transmission n'est mensonger ; cet héritage ne comporte aucune futilité.** »

Le *Ramban* nous enseigne la différence flagrante qui existe entre celui qui croit aux paroles des prêtres et des missionnaires, qui n'ont pas nécessairement d'amour sincère et véritable pour ceux qui les écoutent, et la croyance transmise aux enfants par leur père. Un père, vouant un amour immense et fidèle à ses enfants, ne leur transmettra que le meilleur de son savoir. Il ne leur enseignera que la vérité. Il ne lui viendrait pas à l'idée de les abreuver de futilités. Ce n'est pas le cas des autres religions et croyances, pour lesquelles, ce n'est pas le père qui diffuse les informations, mais des prédictateurs, entraînés et spécialisés dans ce domaine. Ce n'est pas de la croyance, mais de la sottise que d'y croire. (Voir l'ouvrage *Messilot El Haémouna* p.83)

C'est pourquoi la principale transmission de la Torah se fait de père en fils. La Torah le souligne en de nombreux endroits :

« *Et afin que tu racontes aux oreilles de ton fils et du fils de ton fils...* » (Chémot 10, 2)

« *Tu les feras connaître à tes fils et aux fils de tes fils.* » (Dévarim 4, 9)

« *Que vous ordonnerez à vos fils, pour prendre garde d'accomplir toutes les paroles de cette Torah.* » (Dévarim 32, 46)

« *Et leurs fils qui ne connaissaient pas, entendront ; ils apprendront à craindre Hachem, votre Dieu.* » (Dévarim 31, 13)

« *Le père à ses enfants, il enseignera Ta vérité.* » (Yéchaya 38, 19)

Lors de chaque lecture du *Chéma' Israël*, nous revenons par deux fois sur notre obligation de transmettre la Torah et la foi en Dieu à la génération suivante : « *Véchinantam Lévanékhha* » (« *Tu les répèteras à tes enfants* »).

A quoi est due la volonté de transmettre la Torah, de père en fils, à travers des dizaines de générations, avec abnégation, malgré le fait que s'y trouvent les six cent treize *Mitsvot* qui sont autant de restrictions ? Au fait que les pères aiment leurs enfants et leur enseignent à vivre et même à **mourir** pour la Torah. C'est une preuve tangible de la véracité de la révélation du *Har Sinaï* !

Il est écrit dans les *Téhilim* (78, 3-6) : « *Ce que nous connaissons pour l'avoir entendu, ce que nos pères nous ont raconté, nous ne le laissons pas être déraciné des descendants à venir ; à la génération la plus reculée nous voulons raconter les œuvres glorieuses de l'Éternel, Sa puissance et les merveilles qu'Il a accomplies. Il a établi un code pour Ya'acov, institué une loi pour Israël ; et Il ordonna à nos pères de les enseigner à leurs enfants, pour que la génération future soit mise au courant, pour que les enfants qui viendraient à naître se lèvent [et à leur tour] en instruisent leurs fils* ».

Le commentateur *Ibn Ezra* explique : « Nous avons entendu de nombreuses personnes sages, qu'un homme a l'obligation d'accepter ce qu'on lui a inculqué. Cette acceptation est comme une connaissance évidente [une vision claire, comme si on voyait de nos propres yeux, comme quelqu'un qui va croire fermement à l'existence du continent américain sans même jamais l'avoir vu], c'est le « *nous connaissons* » du verset cité ci-dessus. **Car ceux qui nous ont raconté étaient des gens qui nous aimait. Il en est ainsi de nos parents qui ne désirent en rien nous faire trébucher** ».

Le respect des parents, une condition pour cette transmission

Ainsi, la *Mitsva* de respecter ses parents est la base fondamentale de la transmission de la Torah de génération en génération.

Rabbi Yossef Albo dans le *Séfer Hayikarim* (*Maamar 3, 26*) compare cela à un pays sur lequel régnait des dictateurs cruels et dont tous les citoyens étaient des esclaves humiliés et asservis. Et voici qu'arriva un roi, bon et fort, qui soumit le pouvoir en place et affranchit les esclaves. Outre cela, il développa et améliora les conditions de vie de la province, y fonda des

institutions favorisant l'éducation, des usines, des hôpitaux, etc., procurant ainsi un bien-être inespéré à ses habitants. Le roi retourna chez lui, mais le pays resta sous sa protection. Les années passèrent et les habitants conservèrent leur fidélité au roi en souvenir de tous les bienfaits qu'il leur avait prodigués. Cependant, les générations se suivent et ne se ressemblent pas. Des enfants naquirent et grandirent. La nouvelle génération allait-elle avoir la même estime et continuer à jurer fidélité au roi ? Ceci dépendait de leur pouvoir d'abnégation face à leurs parents. Si, en effet, ils s'y soumettaient et écoutaient leurs messages, ils resteraient fidèles, tels leurs ancêtres ! Sinon, il est évident qu'ils ne suivraient pas leurs chemins et se rebelleraient contre le roi.

Il en est de même pour l'acceptation de la Torah : tant que les enfants respectent et chérissent leurs parents, la transmission de la Torah de génération en génération est d'autant plus solide. Mais, si, D.ieu nous en préserve, les enfants rejettent leurs pères et leurs enseignements, il est sûr que la Torah ne peut se perpétuer de manière forte et durable.

Effectivement, lorsque nous observons les Dix Paroles gravées sur les *Lou'hot Habrit* (les Tables de la Loi), nous constatons que la première table contient les *Mitsvot* entre l'homme et D.ieu, comme la foi, l'interdiction de l'idolâtrie, *Chabbath* et la deuxième, celles ayant cours entre les hommes, à commencer par l'exigence élémentaire de ne pas tuer, jusqu'à l'interdiction de convoiter.

A première vue, on peut penser que la *Mitsva* du respect des parents fait partie de celles concernant l'homme envers son prochain. C'est une reconnaissance élémentaire pour ceux qui nous ont élevés et qui ont peiné pour nous, une convention sociale admise dans le monde entier. Mais, voilà qu'elle est placée dans la table concernant les *Mitsvot* entre un homme et D.ieu. Pourquoi ? Parce que, comme nous l'avons dit, la *Mitsva* du respect de parents est garante de la transmission de la croyance en *Hachem* et en Sa Torah de génération en génération !

Ainsi a écrit *Rabbénou Its'hak Abrabanel* (*Parachat Yitro*) : « Le fondement de cette *Mitsva* est que la tradition que nos parents ont eux-mêmes reçue, soit importante à nos yeux afin d'y croire et d'y adapter notre existence... La force de ce commandement est de croire dans la tradition originelle [de nos pères], dont l'essentiel est enfermé dans la Torah, et que rien au monde ne peut remplacer. Par conséquent, cette parole fait partie des commandements divins [entre un homme et Dieu] et c'est pour cela qu'il figure dans la première table et non dans la seconde [celle des *Mitsvot* entre un homme et son prochain] ».

Qui est le plus proche du singe ?

Un jour, le *Gaon Rabbi Ya'acov Kamineski*, de mémoire bénie, voyagea en avion des Etats-Unis vers Israël. A côté de lui était assis le secrétaire de l'époque de la "Histadrout", *Yérou'ham Méchel*. Le *Gaon* était plongé dans ses livres et Monsieur *Méchel* dans les siens. Après quelques minutes apparut le petit-fils du *Rav*, qui l'accompagnait dans ce déplacement. Il s'approcha de son grand-père, lui demandant avec crainte et respect : « Grand-père ! As-tu besoin de quelque chose, est-ce que tout va bien ? Le siège est-il confortable ? Peut-être veux-tu quelque chose à boire ? » Il montrait un intérêt sincère, doublé d'un respect remarquable. Monsieur *Méchel* le remarqua. Il demanda : « Qui est ce jeune homme ? » « Mon petit-fils », répondit le *Rav*. Monsieur *Méchel* soupira : « Mes petits-enfants ne savent que me soumettre des revendications ! Ils n'ont pas omis, avant ce voyage, de me remettre une liste détaillée d'achats. Grand-père va acheter et va ramener. Grand-père n'existe pour eux que lorsqu'ils ont besoin de quelque chose... Qui pourrait rêver d'un tel respect ? »

« Je vais vous expliquer la différence », dit le *Rav*.

« J'ai enseigné à mes enfants et petits-enfants que nous sommes la descendance d'*Avraham Avinou*, « l'homme le plus grand parmi les géants », qui a transmis son héritage à ses enfants « *De garder la voie d'Hachem, pour prodiguer bien et justice* ». Lors de la Révélation du *Sinaï*, nous avons reçu

la Torah et depuis, elle se transmet de génération en génération. Dans celle qui succéda à cet évènement, les enfants vénéraient leurs parents comme des personnes ayant eu le mérite d'entendre la parole de Dieu de Sa bouche. Leurs enfants les ont vénérés pour avoir connu ceux qui ont entendu les commandements divins. Cela s'est perpétué, de génération en génération, et les enfants ont toujours vu leurs parents comme ceux qui transmettent le message de la Torah et la chaîne de la tradition juive. Mes enfants et petits-enfants me respectent en tant que personne qui a eu le mérite d'avoir un lien avec les géants spirituels de la génération précédente : le 'Hafets Haïm, le *Saba de Slabodka* et d'autres encore.

A l'inverse, vous avez éduqué vos enfants et petits-enfants d'après la conception corrompue de Darwin, pour laquelle la vie est issue d'évènements hasardeux, proférant que l'homme descend du singe. S'il en est ainsi, pourquoi va-t-on vous estimer ? En fait, vous n'êtes à leurs yeux qu'un chaînon les reliant au singe... Vous êtes proche du singe, et eux des hommes plus parfaits que vous... »

Monsieur Méchel soupira pour la seconde fois... (*Ma'ayan Hachavou'a, Chémot 250*)

La chaîne des générations

Il est dit dans le verset (*Vayikra 19, 2-3*) : «... Soyez saints !... *Un homme, sa mère et son père, vous craindrez, et mes Chabbatot vous garderez* ». **Voyez ce qui est écrit ici !** Comment est-il possible d'accéder à une vie de sainteté, étincelante de lumière ? Comment transmettre l'héritage des générations et le respect du *Chabbath* ? Il n'y a qu'une seule voie à suivre : « *Un homme, sa mère et son père, vous craindrez* », celle du respect des parents et de leur crainte ! En les estimant comme cela nous a été enseigné, de génération en génération !

Les dirigeants non-religieux, dans le domaine de l'éducation, le savaient. Quelle a été leur priorité ? Détacher les jeunes de leurs parents ! Faire qu'ils les méprisent et les qualifient de « rétrogrades », Dieu nous en préserve. Le Ministre de l'Education, *Eliézer Chmouëli*, l'a explicitement exprimé

lors d'une conférence à la Réunion nationale du Comité des parents. Prêtez attention à ses paroles : « Avec l'émergence de la Nation, le système éducatif a établi une définition qui dicte notre voie, qui dit : « Nous n'avons aucun rapport avec la génération du désert » ! Ce qui signifie : l'influence des parents est en voie de perdition et comme « la génération du désert », elle va disparaître en chemin et nous allons former leurs enfants à notre esprit ! Les parents sont différents, abattus par l'exil. Ils véhiculent une culture que nous avons l'intention de modifier. » Les enseignants se sont tout de suite mis à l'ouvrage. Leur conception de l'école était celle d'un grand orphelinat ! Le système officiel d'éducation fonctionna en faisant abstraction totale de l'existence d'un foyer et de parents !

Telles étaient ces paroles terrifiantes !

Ils connaissaient également le principe fondamental : si on veut couper les enfants de leur héritage, les arracher de la chaîne des générations, la première condition à mettre en place est de promouvoir l'idée que tout doit être fait "sans les parents" ! Il faut se rebeller contre eux et ne pas en tenir compte. « Génération du désert », ainsi nous ont-ils dénommés. Nous allions disparaître, Dieu nous en préserve, et eux hériterait de nos enfants.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation religieuse. Attentive et fondée, elle éduque totalement à l'opposé ! Son but est de construire un lien solide avec la maison, de créer un attachement profond avec les parents et d'apprendre à les respecter et à les craindre. En resserrant cette attache avec la chaîne des générations, on parvient à un niveau exceptionnel d'éducation dans la sainteté et la pureté ! (*Ma'ayan Hachavou'a* 3, 335)

Réfrènement personnel et soumission à l'autorité

Il est dit dans le verset (*Iyov 11, 12*) : « *Et de l'âne sauvage, naîtra la dignité humaine* ». « *L'âne sauvage* » représente quelque chose qui n'est pas modelé, qui ne connaît pas les limites, qui enfreint tout ce qui est possible de l'être, comme ce "buisson sauvage" qui pousse sans surveillance et dans toutes

les directions. Ainsi en est-il d'un nourrisson ; par nature, il n'a pas de réfrènement personnel, ni de limites. Tout son monde tourne autour de son plaisir, de ses envies et de ses volontés, tout lui est acquis et il ne veut être soumis à aucune obligation.

S'il continue à grandir ainsi, sans être guidé ni orienté, sans limites claires et acceptation de l'autorité, il passera, après quelque temps, d'un « ânon sauvage » à un âne adulte. Le monde entier devra être soumis à sa volonté, tous les moyens seront bons pour assouvir ses envies et il suivra ses caprices sans que personne ne puisse lui dicter ce qu'il lui incombe de faire. S'il est intelligent, il enveloppera joliment son « caractère sauvage », il pourra même paraître bien élevé et raffiné. Toutefois, en son for intérieur, il restera un « rustre », sans aucun réel réfrènement personnel.

A l'inverse, un Juif a besoin, dans sa vie, de montrer une grande capacité à se réfréner, à accepter le joug divin, à accomplir les *Mitsvot* et à annuler sa volonté devant celle de Dieu. Comment un homme peut-il y parvenir ? La base de tout cela est la *Mitsva* de respect des parents. Avant tout, l'enfant doit accepter leur autorité, leur être soumis et leur obéir. Ainsi, son esprit va s'habituer depuis son enfance à se réfréner.

Ainsi est-il écrit dans la Torah (*Vayikra 19, 2-3*) : « *Soyez saints ! Car Je [suis] saint, [Moi] Hachem, votre Dieu. Un homme, sa mère et son père, vous craindrez...* » Rabbénou Bé'hayé dit : « Cette section de la Torah présente une mise en garde pour tous les membres du Peuple d'Israël afin qu'ils maîtrisent leurs *Midot* (traits de caractère) et leurs pulsions. La Torah vient nous dévoiler comment un homme peut s'éduquer à cela, alors que, naturellement, il est entraîné par ses appétits et ses désirs. Pour y parvenir, il suffit d'accomplir ce que dit le verset : « *Un homme, sa mère et son père, vous craindrez* », c'est-à-dire reconnaître l'autorité et la supériorité des parents ! Elles constituent une garantie à la répression des envies et la domination des mauvais penchants ! Évidemment, elles doivent être constamment présentes dans notre esprit.

Un besoin essentiel pour devenir un homme

On pense souvent que la *Mitsva* de respecter ses parents fait partie des priviléges qui leur sont accordés en réponse à leurs efforts pour élever leurs enfants, une sorte de "salaire de l'effort". En vérité, au-delà d'un bienfait pour les parents, cette *Mitsva* est un cadeau extraordinaire destiné particulièrement aux enfants, un outil indispensable et nécessaire pour une croissance saine.

Afin qu'un enfant s'épanouisse, aussi bien physiquement que spirituellement, il a besoin "d'épaules solides", que constitue l'autorité des parents. Ils vont le diriger et lui fixer des limites claires, lui enseigner ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, l'obliger à accomplir certains actes et lui en interdire d'autres. De cette manière, l'enfant comprendra qu'il a quelqu'un pour le guider sur les chemins de la vie, qui sait ce qui est bon pour lui et de quoi il doit s'écartier. Par conséquent, même lorsque l'enfant s'oppose à cette autorité, il s'agit uniquement d'une tentative de sa part, une manière de tester la résistance de ses parents. Mais inconsciemment, il attend qu'ils maintiennent leur autorité et ne lui cèdent pas.

Prenons l'exemple d'un enfant de trois ou quatre ans qui demande une friandise et fait face à un refus. Il va essayer d'en tester la fermeté. Il va se lamenter, s'agiter, s'allonger par terre, donner des coups de pied, hausser le ton et pousser des cris déchirants. Si les parents maintiennent leur position, l'enfant va sans doute être déçu de ne pas recevoir ce qu'il désire. Mais, il va ressentir un sentiment de sécurité, il sait que ses parents veulent son bien et savent mieux que lui ce qui est bénéfique et qu'ils sont suffisamment solides pour résister à ses plaintes. Mais s'ils se laissent convaincre, **c'est bien dommage ! Son sentiment de sécurité va en être entaché**. Voici qu'il va ressentir : « J'ai vaincu mes parents, ce qui signifie qu'ils sont moins forts que moi ». S'il en est ainsi, il va être triste et impuissant, car qui va alors le guider sur les chemins de la vie ? Si de tels "renoncements" continuent à se produire, ils risquent d'être énormément préjudiciables pour l'âme de l'enfant.

Outre cela, si un enfant grandit sans obéissance et sans une autorité parentale clairement définie, son quotidien risque aussi d'en subir les conséquences : il n'aura pas d'horaires fixes pour dormir, ne va pas se nourrir sainement et de manière équilibrée, son niveau scolaire va baisser, etc.

Par conséquent, ce n'est que bienfait et bonté que les parents font à leurs enfants lorsqu'ils les éduquent comme il convient à la *Mitsva* de les honorer !

Ainsi est-il écrit dans le *Séfer Tséda Ladéreh* (*Maamar 4, 5*), rédigé il y a environ sept cents ans : « « *Respecte ton père et ta mère* » ; ce commandement est **grandement nécessaire à la réparation du corps et de l'âme**, « *Et de l'âne sauvage, naîtra la dignité humaine* ». Pour cela, il doit écouter ses maîtres que sont son père et sa mère et ainsi, il va s'épanouir et se perfectionner ».

Il est intéressant de rapporter l'enquête réalisée sous l'égide de l'Organisation des Nations Unies, particulièrement bien documentée et qui a été achevée depuis un peu plus de dix ans. Mille huit cents jeunes garçons orphelins, du monde entier, d'Europe, des Etats-Unis, d'Amérique du Sud, résidant dans des orphelinats, furent l'objet d'une étude qui dura douze ans. L'observation et l'élaboration des conclusions furent menées par les plus grands professionnels dans ce domaine. (*Rapporté dans le "Séfer Hitbonénout Véma'assé"*, p. 111)

Les jeunes furent partagés en deux groupes : l'un reçut une éducation moderne, permissive et libérale et l'autre une éducation basée sur l'autorité, la discipline, « à l'ancienne ». Tous furent éduqués par des professionnels compétents et dévoués. Ils furent suivis, de près, depuis l'âge de douze ans jusqu'à vingt-quatre ans.

Les conclusions étonnèrent les enquêteurs ! Il apparut que les résultats obtenus avec une éducation basée sur l'autorité étaient huit fois meilleurs que ceux d'une éducation libérale. La réussite se distingua dans tous les domaines qu'il fut possible de sonder. Tous les points observés prouvaient sans équivoque que l'éducation "libérale" augmentait la destruction

personnelle et éducative : manque de confiance personnelle et sociale, névroses [nervosité, troubles psychologiques], frayeurs, tout ceci était 2,8 fois plus important chez les sujets ayant reçu une éducation permissive. La délinquance y était 2,1 fois plus élevée. D'autre part, la réussite personnelle dans les études supérieures, les affaires et autres était deux fois plus élevée chez ceux ayant reçu une éducation plus conservatrice. Ceux qui avaient reçu une éducation basée sur l'autorité, "à l'ancienne" bénéficièrent, quant à eux, d'un équilibre mental, d'une moralité ainsi que d'une réussite personnelle et financière incontestable.

L'obéissance n'est donc pas seulement exigée en tant que contrainte éducative, mais elle sert également à former des personnes mûres et équilibrées mentalement, qui ont confiance en elles-mêmes et qui sont capables de se fixer des défis qu'ils décident de surmonter !



Chapitre 2

L'étendue du devoir de les respecter : limites et conduites



Sur les traces de nos Maîtres

Jusqu'à quel point devons-nous respecter nos parents ? Avec quel niveau de respect ? L'attitude de nos Sages, de mémoire bénie, nous fournit des notions à ce sujet.

Le *Talmud* (*traité Kiddouchin, 31b* ; *Yérouchalmi Péa, chap.1*) raconte comment *Rabbi Tarfon* honorait sa mère âgée. Chaque fois qu'elle avait besoin de monter dans son lit ou d'en descendre, il se prosternait afin qu'elle se servît de son dos comme d'une marche et se reposât sur lui ! Il était extrêmement riche et pouvait mettre à son service un nombre infini de serviteurs. Cependant, il préférait accomplir la *Mitsva* lui-même. *Chabbath*, alors qu'il était allé se promener avec elle dans le jardin, la semelle de sa chaussure se déchira, la laissant pieds nus. *Rabbi Tarfon* se précipita, se recourba et plaça les paumes de ses mains sous son pied. Elle marcha ainsi jusqu'à atteindre son lit.

Une fois, *Rabbi Tarfon* tomba malade et ses maîtres vinrent lui rendre visite. Sa mère leur dit : « Priez pour mon fils, *Rabbi Tarfon*, qui se conduit avec moi avec tant de respect ! » Ils lui demandèrent : « Et quelles marques de respect vous donne-t-il ? » Elle leur raconta tout ce qu'il faisait pour elle. « Même s'il a accompli ces actes des milliers de fois, il n'a pas encore atteint la moitié du respect qui vous est dû ! » lui dirent-ils. (*Psikta Rabati, 23*)

Rabbi Yossi était aveugle. Quand il entendait le bruit des pas de sa mère, il se levait et disait : « Je me lève devant la Présence Divine qui arrive ! »

Avimi avait cinq grands fils. Mais quand son père, *Rabbi Abahou*, frappait à la porte, il se précipitait lui-même pour ouvrir et ne permettait à personne d'autre de le faire. Lorsqu'il se dirigeait vers la porte, il répétait : « Oui, oui, papa, j'arrive, j'ouvre... » (*Traité Kiddouchin, 31b*)

Le *Ben Ich 'Haï* explique qu'*Avimi* exigeait d'accomplir l'immense *Mitsva* de respecter son père non seulement par l'acte, mais également par la parole afin de ne pas en détourner son esprit !

Une fois, son père lui demanda de l'eau. *Avimi* alla lui en chercher, mais quand il revint, il trouva son père assoupi. Il ne déposa pas le verre près de son père pour s'en aller, car cela aurait été lui manquer de respect. Mais il se tint debout devant lui, le verre à la main, comme un serviteur, et attendit qu'il se réveillât ! [Au moment où il attendait ainsi, il eut le mérite de trouver une interprétation nouvelle de la Torah, sur un sujet qu'il n'avait pas, jusqu'à présent, réussi à comprendre. De là nous apprenons qu'un homme ne doit pas penser qu'il gaspille de son temps d'étude lorsqu'il doit s'occuper de ses parents. Mais au contraire, il doit savoir qu'*Hachem* ne limite pas Ses bontés envers celui qui suit Ses voies honnêtement. Il lui envoie Sa bénédiction au bon moment. Il réussira à progresser encore et encore dans l'étude de la Torah. Egalement, la longévité dont parle la Torah viendra en remboursement du temps qu'il a consacré à respecter ses parents. Ceci afin qu'il ne manque pas du tout de temps pour étudier.] (*Traité Kiddouchin, 31b*)

La mère de *Rabbi Yichmaël* vint se plaindre de son fils auprès de nos Maîtres. « Réprimandez mon fils *Rabbi Yichmaël*, qui ne se comporte pas avec moi avec respect », leur dit-elle. Nos maîtres devinrent livides. « Est-il possible que *Rabbi Yichmaël* ne respecte pas sa mère comme il se doit ? », se dirent-ils. « Nous te prions de nous expliquer », lui demandèrent-ils. « Lorsqu'il revient du *Beth Hamidrach*, je désire lui laver les pieds et boire cette eau, saturée de son effort d'étude de la Torah ! Et il ne me permet pas de le faire... », dit-elle. Les Sages dirent à *Rabbi Yichmaël* : « Puisque c'est ce qu'elle désire, il faut respecter sa volonté ! » (*Tossefot, traité Kiddouchin, 31b*)

De toutes nos possibilités

Rabbi Zéïra était orphelin de père et de mère. Il disait tristement : « Si j'avais eu un père et une mère et si j'avais eu le mérite de les honorer, par ce biais j'aurais eu accès au *Gan 'Eden* ! » Cependant, lorsqu'il entendit les propos de nos Maîtres cités précédemment, il dit : « Dieu soit bénii, je n'ai ni père ni mère, car les honorer autant que *Rabbi Tarfon*, peut-être n'y serais-je pas parvenu. Et agir comme *Rabbi Yichmaël*, qui a permis à sa mère de boire l'eau utilisée pour laver ses pieds, est au-delà de mes aptitudes ! » (*Talmud Yérouchalmi, traité Péa 1, 1*)

En vérité, tout ce que l'homme peut faire pour honorer ses parents est loin de la perfection que cette *Mitsva* exige. *Hachem* a mis sur le même plan Son honneur et celui dû aux parents ! Il est évident que cette constatation ne doit pas affaiblir l'homme ou le faire renoncer, mais seulement lui faire comprendre avec justesse que cette *Mitsva* ne connaît ni mesure ni limite. Ainsi, chacun tâchera d'améliorer son service au mieux de ses possibilités, comme nos Sages, de mémoire bénie, l'ont dit (*Traité Avot 2, 16*) : « Tu n'es pas obligé d'achever le travail, mais tu n'es pas libre de t'y soustraire complètement ».

Cela ressemble à ce que nous disons dans le texte de la prière « *Nichmat Kol Haï* » : « *Et combien même notre bouche serait pleine de cantiques comme la mer ; notre langue, de chants, comme la multitude de ses vagues, et nos lèvres, de louanges, comme les espaces du firmament ; quand bien même nos yeux seraient lumineux comme le soleil et la lune, et nos mains, déployées comme les aigles des cieux, et nos pieds rapides comme les biches, nous ne pourrions épouser l'hommage qui T'est dû, ô Eternel, notre Dieu et bénir Ton nom ...* » Mais, par ailleurs nous continuons en disant : « *C'est pourquoi les membres que Tu as répartis en nous, l'esprit et l'âme que Tu as insufflés et la langue que Tu as placée dans notre bouche, Te rendent hommage, bénissent, louent, glorifient constamment...* » Nous ne louons que **suivant nos possibilités**, suivant ce qu'il nous est possible d'appréhender et la moindre de notre louange est acceptée par Dieu favorablement et avec bienveillance.

Il en est ainsi pour le respect des parents. La perfection de cette *Mitsva* n'a pas de mesure, ni de limite. Mais quand un homme tâche de l'accomplir du mieux qu'il peut, il est certain que Dieu accueille ses actes avec bienveillance.

Renforce-toi avec des paroles de morale

Voici des paroles encourageantes et les instructions de nos Maîtres au sujet de l'accomplissement de la *Mitsva* du respect des parents :

« Un homme ne verra pas ses parents porter des vêtements usés, mais les vêtira convenablement. Si un homme s'habille dans une certaine mesure, il habillera ses parents deux fois mieux. Et **ainsi, il choisira pour eux tout ce qu'il y a de bien.** » (*Tana Dévé Eliabou, Rabba 27*)

« *Respecte ton père et ta mère* : les respecter par toutes sortes d'honneurs, les réjouir par de bonnes actions... » (*Zohar Chémot, 93a*)

« Savoir-vivre d'un homme avec ses parents : il écoutera les ordres de son père et il accomplira sa volonté. **Il le respectera de la meilleure manière qui soit. Il lui parlera avec retenue et pudeur, et n'emploiera avec lui qu'un langage calme et de supplications.** Si le père a besoin de son fils, celui-ci fera tout ce qu'il lui demande de bon cœur et il ne mentionnera pas devant son père le bienfait qu'il lui a fait. » (*Réchit 'Hokhma, Dérekh Erets, porte 4*)

Est compris dans le respect : qu'il le leur accorde avec un cœur aimant, comme eux le lui accorderaient, et non de manière cruelle. Il les aimera profondément, à la manière dont eux l'aiment, sans penser qu'ils sont un joug pour lui ! (*Séfer 'Harédim Chap.9, 37*)

Le *Rav Pélé Yo'ets* a écrit : « Il y a une *Mitsva* qui apporte du *Mazal*. Voici, combien d'argent un homme dépense à vouloir ouvrir le *Hékhel* ou être *Sandak*, bien qu'il n'y ait aucune *Mitsva* de la Torah ou de nos Sages, mais juste un amour pour elle. Heureux soit le Peuple Israël ! Chaque fois qu'un homme obéit à ses parents, il accomplit une grande *Mitsva* de la Torah ! **Il convient à un fils *Talmid 'Hakham* qu'il réjouisse son père. Il désirera ardemment qu'il lui ordonne quelque chose à accomplir pour réaliser cette *Mitsva* de la Torah...** Toute l'intention d'un fils intelligent sera de savoir quelle est la volonté de son père, afin de l'accomplir et donner de la satisfaction à *Hachem*. Si Dieu lui a accordé la richesse et que son père est pauvre, il lui incombe de subvenir à tous ses besoins avec affabilité, avec des paroles plaisantes et beaucoup de respect. Et s'il a des enfants, il leur ordonnera, avec détermination, qu'ils prennent garde à l'honneur de leurs grands-parents... »



Chapitre 3

La récompense de la Mitsva du respect des parents



Ton maître d'œuvre est digne de confiance...

Il est dit dans la Torah (*Dévarim 5, 16*) : « *Honore ton père et ta mère comme t'a ordonné Hachem ton Dieu, afin que soient prolongés tes jours et afin qu'il te soit fait du bien sur la Terre qu'Hachem ton Dieu, te donne* ».

Cette promesse de récompense pour celui qui accomplit la *Mitsva* du respect des parents est exceptionnelle. Il est quasiment impossible de trouver dans la Torah des détails concernant une récompense pour une *Mitsva*. Deux *Mitsvot* sortent du lot et sont les suivantes : le respect des parents et celle de *Chiloua'h Haken* (éloigner la mère du nid de ses petits), comme il est écrit dans la Torah (*Dévarim 22, 6-7*) : « *Quand se manifestera un nid d'oiseau devant toi... Renvoyer, tu renverras la mère, et les petits tu [les] prendras pour toi, afin qu'il te soit fait du bien et que tu prolonges tes jours* ».

Il est extraordinaire de constater que la Torah promet précisément la même récompense pour ces deux *Mitsvot*, bien que la difficulté et l'effort nécessaires à leur accomplissement se situent aux antipodes. La *Mitsva* de *Chiloua'h Haken* est si facile à réaliser. Elle consiste en une action unique, renvoyer la mère pour prendre ses oisillons, et ne demande ni effort important, ni dépenses. A son sujet, le *Talmud Yérouchalmi* dit (*Traité Péra 1, 1*) que c'est l'une des *Mitsvot* les plus faciles à réaliser. Par contre, en ce qui concerne la *Mitsva* de respecter ses parents, combien est-elle difficile à accomplir correctement ! Combien nécessite-t-elle d'efforts et d'investissements, de dévouement et de travail sur soi. C'est une *Mitsva* quotidienne, qui requiert parfois des dépenses financières, du temps et de la réflexion. Comment est-il possible que sa récompense soit équivalente à celle de la *Mitsva* de *Chiloua'h Haken* ?

De plus, il y a lieu de se demander, pourquoi la Torah n'a-t-elle pas détaillé les récompenses des *Mitsvot* ? Et si la Torah jugeait juste de faire ainsi, pourquoi fait-elle exception pour ces deux *Mitsvot* ?

Le *Midrach* dit : « Voici à quoi cela ressemble : à un roi qui possédait un agréable verger dans lequel avaient poussé de nombreux arbres de toutes sortes. Le roi employa des personnes chargées d'y travailler. Toutefois, il ne leur dévoila pas le salaire de chacune des tâches à réaliser, afin que tous ne se précipitent pas vers celle dont le salaire est le plus élevé et ne négligent les autres. Le soir, le roi fit appeler tous ses ouvriers pour les payer. Il se tourna vers l'un d'entre eux et lui demanda : « De quel arbre t'es-tu occupé ? » « De celui-ci », répondit-il. « Ceci est un arbuste de poivrons, le salaire est d'un *zahouv* », dit le roi. Il en appela un autre et lui posa la même question. Ayant entendu la réponse, il lui dit : « C'est un arbre décoratif. Le salaire est d'un demi-*zahouv* ». Au troisième il dit : « C'est un olivier d'une qualité exceptionnelle, je t'en donne deux cents *zouz* ! »

Quel ne fut pas leur étonnement ! « Le roi n'aurait-il pas dû nous préciser l'entretien de quel arbre pouvait nous faire obtenir le salaire le plus élevé afin que nous y travaillions ? », dirent-ils au roi. Il leur répondit : « Si je vous l'avais dit, est-ce que tout mon verger aurait été entretenu ? »

Ainsi *Hakadoch Baroukh Hou* a dit : « N'essaie pas d'estimer la valeur de chaque *Mitsvot* de la Torah. Ne dis pas : « Etant donné que celle-ci est importante, je l'accomplis, car grande est sa récompense, mais celle-ci qui l'est moins, je ne la fais pas ». Que fit Dieu ? Il ne dévoila pas à Ses créatures la teneur de chaque récompense, **afin qu'ils accomplissent toutes les *Mitsvot*, car elles sont toutes nécessaires, sans exception, afin que l'homme remplisse son rôle et atteigne la véritable perfection.** Ainsi, il n'appartient pas à l'homme de faire des calculs, de savoir quelles sont les *Mitsvot* les plus importantes ; toutes lui sont vitales et nécessaires. Se dissimule dans chacune, un bénéfice spécifique et indispensable. Par conséquent, nos Sages, de mémoire bénie, ont dit (*Traité Avot 2, 1*) : « Applique-toi à observer les préceptes les moins importants aussi bien que les plus graves, car tu ne sais pas quelle est la récompense attachée à l'accomplissement de chacun d'eux ».

Afin que nous réalisions la limite de notre compréhension dans ce domaine, *Hakadoch Baroukh Hou* « déplaça » et « intervertit » la récompense des *Mitsvot*. A cette fin, la Torah précisa la récompense de deux *Mitsvot* opposées : d'une part, la plus importante de toutes, d'autre part, l'une des plus faciles, la récompense des deux étant la même : « la longévité » ! A ce sujet, *Chlomo Hamélekh* a dit (*Michlé 5, 6*) : « *N'aplanis pas les chemins de la vie*, [de peur que tu ne viennes à faire des calculs et à te frayer un chemin en fonction des *Mitsvot* à accomplir et à ne pas accomplir] *ses sentiers sont mouvants, tu ne t'en douterais pas* ».

Aussi, il n'est certainement pas possible de dire que la récompense de ces deux *Mitsvot* est équivalente, car nos Sages, de mémoire bénie, ont dit (*Traité Avot 5, 23*) : « La récompense sera proportionnelle à la peine », plus l'homme fait d'effort pour accomplir une *Mitsva*, plus sa récompense sera élevée. S'il en est ainsi, il s'avère que la récompense de la longévité ne peut être qu'une petite part de la récompense totale. Le véritable salaire est en fait à venir, dans le monde futur, et nous n'en avons aucune notion. Nous n'avons aucun moyen d'essayer de le décrire ou de le comprendre. Ce qui est certain, c'est que la bonté de Dieu Tout Puissant est telle, qu'elle dépassera tout ce que nous pouvons imaginer. (*Midrach Rabba Dévarim 6, 2*)

Reçoit-on une récompense dans ce monde-ci ?

On raconte sur *Elisha' Ben Abouya* qu'il était un géant de la Torah. Son père, *Abouya*, pressenti déjà, depuis sa jeunesse qu'il aurait un brillant avenir. Toutefois, son intention n'était pas *Léchem Chamaïm* (au nom du Ciel). Cela se concrétisa lorsqu'*Abouya* organisa le repas de la *Brith Mila* de son fils. Il y convia de nombreuses personnes, parmi lesquelles les grands *Rabbanim* de la génération. *Abouya* circula parmi les invités et vit que chaque groupe discutait du sujet les concernant : les riches, d'affaires et de négoce, les pauvres, de moyens pour rassembler des dons, et ainsi de suite. Et voici qu'il vit les Sages occupés à échanger des paroles de Torah. L'immense sainteté qui émanait de leurs propos fit descendre un feu céleste qui les encercla. Au début, *Abouya* ne saisit pas ce qu'il se passait et crut

qu'il s'agissait d'un feu ordinaire. Il s'écria : « Etes-vous venus pour brûler ma maison ? » « Ce n'est pas un feu ordinaire, mais celui de la sainteté », lui répondirent-ils. *Abouya*, surpris, répondit : « Si tels sont l'honneur et la grandeur de ceux qui étudient la Torah, je lui consacre mon fils qui vient de naître ! » Ainsi grandit *Elisha'* et il devint un grand érudit. Cependant, le fondement de cette ascension n'étant pas *Léchem Chamaïm* (au nom du Ciel), il arriva ce qui devait arriver. (*Talmud Yérouchalmi, traité 'Haguiga 2, 1 ; Tossefot [traité 'Haguiga, 15a]*)

Elisha' se trouvait en chemin quand il vit un homme dire à son fils : « Monte sur le toit et amène-moi des oisillons ». Le fils s'exécuta, accomplissant en cela la *Mitsva* de respecter son père, et également celle de *Chiloua'h Haken* (envoyer la mère du nid de ses petits). Et voici qu'en descendant, il tomba et mourut sur le coup !

Voyant cela, *Elisha'* s'étonna : « La récompense de la *Mitsva* de respecter ses parents et de celle de *Chiloua'h Haken* ne sont-elles pas la longévité ? Comment se fait-il qu'il soit mort juste après les avoir accomplies toutes les deux ? » Immédiatement, il commença à renier la Torah et se détourna de ses voies. Depuis, les Sages le surnommèrent : "A'her" (l'autre).

Comment se fait-il que cette personne soit morte ? N'est-il pas écrit dans la Torah explicitement : « *Afin que soient prolongés tes jours et afin qu'il te soit fait du bien* » ? Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « Le salaire d'une *Mitsva* dans ce monde-ci n'existe pas », ce qui signifie, qu'*Hachem* ne nous donne pas notre récompense dans ce monde-ci, mais « *afin qu'il te soit fait du bien* », dans le monde où tout est bien, « *afin que soient prolongés tes jours* », dans le monde de l'éternité. (*Traité Kiddouchin, 39b ; Houlin, 132a*)

Le *Méiri* explique : « L'essentiel du salaire d'une *Mitsva* est réservé pour le monde futur. Cependant, quelques résidus de cette récompense peuvent apparaître dans ce monde-ci, quoique certaines choses nous empêchent d'en profiter. Il ne faut pas s'étonner qu'il puisse arriver quelque chose de négatif à un *Tsadik*, alors qu'un impie jouit de la vie. Il faut juste savoir

que tout ce que fait *Hachem* est droit et juste, et nul ne peut atteindre Sa compréhension. »

A quoi cela ressemble-t-il ?

Un professeur de renom donna une conférence instructive concernant les dommages causés par la cigarette. Il cita de nombreuses preuves quant au fait que sa consommation nuit à la santé, entraîne des maladies graves et raccourcit l'espérance de vie. Un des participants demanda la parole et déclara : « Monsieur le professeur, ces propos sont inexacts, toutes les preuves et démonstrations n'étant que mensonge et tromperie ! » « Pourquoi pensez-vous ainsi ? », interrogea le professeur. Il répondit avec aplomb : « J'ai un voisin, âgé de quatre-vingts ans, fumeur invétéré depuis des dizaines d'années, et qui est fort comme un taureau ! Et si cela ne vous suffit pas, j'ai un proche parent qui est décédé jeune, d'une grave maladie des poumons et, croyez-moi, messieurs, il n'avait jamais fumé de sa vie ! » Ainsi termina-t-il son "discours" sur un ton vindicatif. Il se rassit alors à sa place, avec suffisance...

Qu'a-t-il été dit, en vérité ? Ces exemples sont-ils des "preuves" que la cigarette n'est pas nocive pour la santé et n'entraîne pas de maladies graves ? Bien sûr que non ! **C'est que d'autres raisons supplémentaires doivent être prises en compte !** Il y a des personnes qui sont de bonne constitution alors que d'autres sont faibles et sensibles. Il y a des personnes qui veillent à garder une alimentation saine et équilibrée, qui font de l'exercice physique, tandis que d'autres se négligent. Il y a ceux qui habitent des endroits où l'air est frais et pur, et ceux qui habitent un endroit où l'air est enfumé et pollué...

En résumé : cet exemple ne saurait remettre en cause le fait que la cigarette soit effectivement nocive pour la santé, et entraîne des maladies graves susceptibles de raccourcir l'espérance de vie.

Et en ce qui concerne notre sujet, la récompense de la *Mitsva* du respect des parents est promise par la Torah : « *Afin que soient prolongés tes jours et afin qu'il te soit fait du bien* ». Cependant, il arrive que ce soient d'autres raisons qui empêchent la réalisation de cette récompense, l'essence de celle-ci restant dissimulée pour le monde à venir. Par conséquent, on ne peut comparer la dureté de certaines situations, comme l'a fait *Elisha' A'her*. Seul le véritable croyant sait qu'*Hachem* a de nombreuses considérations. Par conséquent, il accomplit les *Mitsvot* simplement, avec la perception claire que « ton maître d'œuvre est digne de confiance, Il te réglera le salaire de tes actions ». Il est rapporté dans le *Midrach* (*Cho'her Tov Téhilim*, 9) : « Quand un homme accomplit les *Mitsvot* simplement, sans faire de calculs, il mérite un double salaire : le premier, pour les avoir accomplies et le deuxième, pour sa foi dans le Créateur du monde ».

Il est écrit dans le *Séfer 'Hassidim* (§342) : « Si tu vois des méchants qui outragent leur père et leur mère, et malgré cela, réussissent dans leur vie, sache que c'est pour leur malheur, afin qu'ils aient une punition importante dans l'au-delà. Ne t'aventure pas à établir des comparaisons hasardeuses avec les nombreuses personnes qui honorent leurs parents et qui, malgré tout, n'ont pas d'enfant, car ceci dépasse notre entendement. Par contre, devant Dieu, il n'y a pas d'injustice ni de spéculation. Il est vrai que celui qui honore ses parents mérite d'avoir des enfants ! Que ceux qui, malgré leur attachement à cette *Mitsva*, n'ont pas eu ce mérite, sachent que cela tient à une raison connue par le Ciel seul. Et il en est de même pour ceux qui ne respectent pas leurs parents et ont quand même des enfants. »

Ci-après, nous allons rapporter plusieurs points concernant la récompense promise pour la *Mitsva* de respecter ses parents, au sujet de ce que nos Sages, de mémoire bénie, ont dit (*traité Pea 1, 1*) : « Voici les choses qu'un homme fait et dont il profite des fruits dans ce monde-ci bien que l'intégrité de la récompense attachée à celles-ci (le capital) lui reste intact dans le monde futur, ce sont : respecter ses parents... »

« *Un fils respectera son père et un serviteur, son maître* »

Voici une parabole concernant un roi qui avait un serviteur qu'il aimait beaucoup. Un jour, celui-ci s'enfuit. Le roi partit à sa recherche à travers tous les pays jusqu'à ce qu'il le retrouve. Lorsqu'il fut face à lui, il lui saisit la main et le fit entrer chez lui. Là, il lui montra de l'or et de l'argent, des pierres précieuses et tout ce qu'il possédait. Il l'emmena dans les champs et lui montra les vergers et les jardins ainsi que tout ce qui lui appartenait. Il lui montra ses enfants, les petits comme les grands et ses serviteurs. Ensuite, il lui dit : « Tu as vu, je n'ai pas du tout besoin de toi. Seulement, viens et sers-moi, avec mes fils et mes serviteurs, les grands comme les petits. Respecte-moi et crains-moi, comme tout le monde. » C'est ainsi que Dieu s'exprima : « J'ai mis au même niveau le respect qui M'est dû et celui qui doit revenir aux parents. Viens, respecte ton père et ta mère et crains-les, et Je te récompenserai ». (Tana Dévé Eliahou Rabba, 25)

La longévité

La Torah dit : « *Honore ton père et ta mère... afin que soient prolongés tes jours* ». (Dévarim 5, 16)

Rabbénou Sa'adia Gaon a dit : « Pourquoi la Torah a-t-elle considéré comme juste le fait de promettre la récompense « *afin que soient prolongés tes jours* », ce qu'elle n'a pas précisé pour les autres *Mitsvot* ? » Il répondit : « Si un homme ne respecte pas cette *Mitsva*, la sentence est que ses enfants également ne le respecteront pas. Ainsi, cela ne vaut pas la peine de lui rallonger sa vie, car dans sa vieillesse il aura obligatoirement besoin de l'aide de ses enfants... Mais, s'il respecte ses parents, alors quand viendra le moment, ses fils le respecteront à leur tour et il aura une vieillesse agréable et heureuse ! »

Certains diront qu'il y a ici une relation de "mesure pour mesure" : en récompense au respect, on gagne le respect ! Ainsi, celui qui a respecté ses parents durant sa vie, aura le mérite d'être respecté à son tour dans sa vieillesse.

Allons plus loin. Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit (*traité Kiddouchin, 30b*) : « Il y a trois associés lors de la conception de l'homme : *Hachem*, son père et sa mère. Ces derniers lui donnent les membres, les nerfs, la chair, le sang et *Hachem* donne l'âme ». Si un homme ne respecte pas les deux associés que sont son père et sa mère, alors *Hachem* se retire, reprend Sa part qu'est l'âme et laisse le corps sans souffle de vie... Mais, quand l'homme les respecte, *Hachem* continue d'être associé à son maintient, cet homme méritant de vivre de longs jours... (*Midrach Talpiot 1, Anaf "Av Vaèm"*)

La *Gaon Rabbi Yossef 'Haïm Zonnenfeld* explique que le salaire est pour la fin de la vie, afin de compléter les heures que cet homme a passées au service de ses parents ! Par conséquent, un homme ne s'attachera pas au temps important qu'il a parfois besoin de consacrer à cette *Mitsva* et à ce « temps perdu » qu'il n'a pu donner à la Torah, si l'on peut s'exprimer ainsi. *Hachem*, en effet, le lui remboursera. *Hachem* a dit (*Dévarim Rabba, 4*) : « Il n'y a pas un homme qui M'écoute et à qui il manque quoi que ce soit ». Dieu n'épargne pas Ses bontés envers celui qui Le sert honnêtement. (*Alénou Léchabéa'h*)

Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « *Yossef Hatsadik*, parce qu'il s'est renforcé dans le respect de son père en Egypte, a eu le mérite d'être couronné dans sa vieillesse, comme il est dit : « *Yossef vit les enfants de la troisième génération d'Efraïm...* » (*Midrach Cho'her Tov Michlé, 16*)

Les fils le respecteront

Nos Sages, de mémoire bénie, ont dit : « Celui qui respecte son père, *Hachem* lui donnera des enfants qui le respecteront, mesure pour mesure ». (*Midrach Talpiot, Anaf "Kiboud Av Vaèm", détails tirés du Yalkout Iyov*)

Rabbénou Its'hak Abrabanel a écrit également : « Lorsque la Torah dit : « *afin que soient prolongés tes jours* », ce n'est pas seulement une promesse de récompense, mais un message à l'adresse de l'homme : « Pourtant, toi aussi, tes jours te seront prolongés sur cette Terre, toi aussi tu vas être père, toi aussi tu vas atteindre cet âge où tu auras besoin de tes enfants. Si tu

respectes tes parents, tes enfants aussi te respecteront dans ta vieillesse, car il est rendu à l'homme la mesure de ce qu'il a donné ! S'il en est ainsi, le respect des parents n'est pas seulement un bienfait pour des parents âgés, mais aussi pour le fils, car la roue tourne ... »

Voici l'histoire d'un homme riche dont le père, âgé et pauvre, vivait chez lui. Il fallait continuellement s'occuper de lui, ce qui demandait beaucoup d'efforts. Nombreuses étaient ses requêtes et fréquents les menus incidents qu'il occasionnait, comme renverser la soupe, salir le sol, casser un vase précieux ou déchirer un livre qu'il tenait dans ses mains tremblantes. A bout de forces, le fils décida de le sortir de chez lui et de l'envoyer demander l'aumône avec les autres pauvres de la ville. Pourquoi devrait-il souffrir toute sa vie à cause de lui ?

Le riche avait un jeune fils, généreux et sensible. Un jour d'hiver, il se promenait dans les rues de la ville et soudain une vision l'effraya : il vit son grand-père assis, vêtu de vêtements usés, son corps tremblant entièrement de froid. Il semblait que, depuis bien longtemps, il n'avait pas mangé quelque chose de convenable. Avec mansuétude, il s'approcha de lui, lui donna le repas que sa mère lui avait préparé et également quelques centimes qu'il avait dans sa poche. Ensuite, il se précipita à la maison, afin de tout raconter à son père. Peut-être aurait-il pitié de lui et le reprendrait-il à la maison ? Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit la réponse sans appel de son père ! Celui-ci ne prêta pas attention à sa sollicitude et lui conseilla juste, dans sa grande « générosité », de monter au grenier. Là-bas était accroché un manteau qu'il lui permettait de donner à son grand-père...

Le fils monta en courant. Un immense chagrin l'étreignit lorsqu'il vit l'état du manteau en question. Il était tellement vieux et usé. Était-ce donc tout ce que son riche père pouvait offrir à son grand-père dans la détresse ?

Les larmes lui montèrent aux yeux. Que faire ? Comment dessiller le regard de son père ? Comment attendrir ce cœur fermé ? Soudain, il eut

une idée ! Il prit dans une main le vieux manteau, et dans la deuxième, une grande paire de ciseaux. Il descendit rapidement et commença à couper le manteau en deux, devant son père.

« Que fais-tu ? », l'invectiva celui-ci. Le fils le regarda dans les yeux et expliqua candidement : « Papa cheri, c'est en ton honneur que je fais cela ! Lorsque tu seras vieux et faible, et que je ne pourrai plus te garder à la maison, tu n'auras pas besoin de trembler de froid jusqu'à ce que quelqu'un t'amène un manteau. J'essaye d'être prévoyant et c'est pourquoi j'ai coupé en deux ce manteau ! Une moitié sera pour grand-père comme tu me l'as demandé et l'autre, je vais la conserver au grenier afin de te l'envoyer pendant les rudes journées d'hiver... »

Déconcerté, le père se tint silencieux pendant de longues minutes. Les propos de son fils avaient agité son âme et firent fondre son cœur. Il décida immédiatement d'aller chercher son père. Il le ramena à la maison, lui demanda pardon, le vêtit convenablement et l'installa honorablement à la tête de la table... (*Dérehk Emouna*)

Des fils *Tsadikim*

Le *Pélé Yo'ets* a écrit : « Et même si respecter son père représente un joug pour lui, et que son *Yétser Hara'* le séduit doublement, il renforcera son bon penchant contre le mauvais et il acceptera la charge sans y renoncer. Il s'empressera d'accomplir ce que son père lui ordonne, de peur que quelqu'un d'autre ne le précède. Sa récompense sera proportionnelle à sa peine et il en mangera les fruits dans ce monde-ci **en ayant des fils dignes**. Car rien que pour mériter cette récompense, cela vaut la peine de se fatiguer et de faire des efforts. »

Eviter la profanation de *Chabbath*

Il est dit dans la Torah : « *Rappelle-toi du jour du Chabbath pour le sanctifier... Respecte ton père et ta mère* ». Quel est le rapport entre ces deux *Mitsvot* ? Pourquoi sont-elles juxtaposées ?

Le *Mé'am Lo'ez* écrit (*Chémot* 2, 639) : « Celui qui respecte son père et sa mère ne risque pas de profaner le *Chabbath* là où d'autres personnes fautent par inadvertance. Le salaire de cette *Mitsva* est que du Ciel, on le préserve de cela, afin qu'il n'en vienne pas à profaner le *Chabbath*. » (Voir *Yalkout Chimonim*, *Dévarim* Chap.5)

Ainsi a dit *Eliahou Hanavi*... Pourquoi la *Mitsva* du respect des parents est-elle juxtaposée à celle du respect du *Chabbath*? Pour t'enseigner que tant qu'un homme respecte ses parents, il ne peut pas lui arriver de fauter! Comme il est dit (*Yéch'ayia* 56, 2) : « *Heureux l'homme qui fait cela... qui respecte le Chabbath et ne le profane point...* » Ne lis pas « *ne le profane pas* » (« *mé'halélo* » en hébreu), mais « *on lui pardonne* » (« *ma'hol lo* »). (*Tana Dévé Eliahou Rabba*, 24)

Une récompense inimaginable dans le monde futur

On ne peut pas décrire, ni imaginer la récompense de cette *Mitsva* dans le monde futur. Nous n'avons même pas les moyens de la comprendre ni d'en définir les contours. En effet, les plaisirs de ce monde-ci ne ressemblent en rien à ceux du monde futur, ni en qualité, ni en intensité.

« De la même manière que tu as honoré et donné du plaisir à ton père et à ta mère du temps de leur vieillesse, ainsi vas-tu te délester auprès d'*Hachem* ». (*Tana Dévé Eliahou Rabba*, 27)

On raconte au sujet de *Rabbi Yéhochoua' Ben Elem*, qu'on vint lui dire en rêve : « Réjouis-toi, car toi et un nain, boucher de profession, allez être ensemble au *Gan 'Eden*. Vos places seront conjointes, vos parts égales ». Au début, *Rabbi Yéhochoua'* n'y prêta pas attention. Car il est dit : « Les rêves ne sont que des rêves ». Cependant, comme ce rêve se répéta plusieurs fois, il comprit qu'il s'agissait de la vérité. Il s'attrista et se dit : « Malheur à moi, depuis ma naissance, j'ai toujours craint mon Créateur, je n'ai peiné que pour la *Torah*, je n'ai jamais parcouru quatre *amot* sans *Tsitsit*, ni *Téfilines*, j'avais quatre-vingts élèves et aujourd'hui, mes actes et ma *Torah* sont comparés à ceux d'un simple boucher ? »

Depuis ce jour, il n'eut pas de répit. Il appela ses élèves et leur dit : « Sachez que je ne viendrai pas au *Beth Hamidrach* avant que vous ayez su qui est ce boucher et quels sont ses actes, pour qu'il soit mon partenaire dans le *Gan 'Eden* ! » Il partit immédiatement avec ses élèves de ville en ville et partout demandait : « Est-ce qu'un nain, boucher de profession, habite ici ? » Après de nombreuses recherches, il parvint enfin au bon endroit. Immédiatement, il demanda : « Où est le boucher nain ? » On lui répondit : « Pourquoi le demandes-tu ? Tu es pieux et sage, et tu t'enquiers d'un homme comme lui ? » « Comment se comporte-t-il ? », demanda-t-il. « Notre maître, il serait préférable que vous ne posiez pas de question à son sujet, mais que vous vous rendiez compte par vous-même... » lui répondirent-ils. Ils envoyèrent immédiatement quelqu'un dire au boucher : « *Rabbi Yéhochoua' Ben Elem* demande à te voir ! » Le nain leur répondit : « Qui suis-je et qui sont mes pères, pour que *Rabbi Yéhochoua'* veuille me voir ? Ce n'est pas possible, sûrement vous moquez-vous de moi, je ne viendrai pas avec vous ! » Ils insistèrent, mais le nain, convaincu qu'ils mentaient, refusa de les suivre.

Les envoyés retournèrent chez *Rabbi Yéhochoua'* et lui dirent : « Tu es la lumière d'Israël et l'éclat de nos yeux, la couronne de nos têtes, que t'importe ce boucher grossier. Il a même refusé de venir avec nous ! » Il leur dit : « Sachez que je ne siègerai pas, tant que je ne l'aurai pas vu ! »

Rabbi Yéhochoua' se rendit lui-même auprès du nain. A sa vue, celui-ci tomba sur la face et dit avec crainte et respect : « Qu'y a-t-il de spécial aujourd'hui pour que la couronne d'Israël vienne chez son serviteur ? » « J'ai une question à te poser. Dis-moi, je te prie, quels sont tes actes et quel est ton travail ? », demanda *Rabbi Yéhochoua'*. « Mon maître, je suis boucher et j'ai des parents âgés. Ils ne peuvent se tenir debout et chaque jour, je les habille, les nourris et les lave moi-même », répondit-il. Immédiatement, *Rabbi Yéhochoua'* se leva, lui embrassa le front et lui dit : « Mon fils, heureux sois-tu et heureux soit ton sort. Comme ma part est bonne, agréable et heureuse, car j'ai le mérite d'être ton partenaire dans le *Gan 'Eden* ! » (Séder Tanaïm et Amoraim, p.196)

Extraordinaire !

Il est également écrit dans le *Tana Dévé Eliahou* : « Au moment où un homme honore ses parents au temps de leur vieillesse, à quoi ressemble-t-il ? A un roi, auprès duquel son bien-aimé est venu. Le roi lui dit : « Mon fils, d'où viens-tu ? » « De la maison de mes parents », fut la réponse. « Que font tes parents ? », demanda le roi. « Ils sont décédés en paix, après que je les eusse respectés comme il se doit. Je leur ai donné beaucoup de satisfaction et de bonheur », répondit-il. Le roi lui dit : « Mon fils, béni sois-tu et que tu aies la paix dans ce monde pour avoir permis à tes parents de reposer en paix. Maintenant, accompagne-moi à la maison, et viens voir quels trésors ont cachés tes parents près de moi. Il est certain que tu mérites de les recevoir ! »

Ainsi en est-il pour celui qui nourrit et honore ses parents jusqu'à ce qu'ils quittent ce monde en paix, et qui suit les chemins du Ciel. Dieu lui dit : « Mon fils, viens ! Je vais te montrer les trésors célestes qui sont dissimulés près de Moi, à ton intention, ceux que tu mérites pour avoir honoré et sustenté tes parents, et M'avoir ainsi donné de la satisfaction par tes bonnes actions ! » Il est dit à ce sujet : « Toutes ces bénédictions vont venir à toi et t'atteindre, car tu vas écouter la voix d'*Hachem* ton Dieu ! »

(*Tana Dévé Eliahou*, 27)

« Celui qui demande la longévité, la richesse, les biens et la vie dans ce monde-ci, et une longue vie dans le monde futur qui n'a pas de fin, qu'il fasse la volonté de son Père qui est dans les Cieux et de ses parents. » (*Tana Dévé Eliahou Rabba*, 24)

La punition de celui qui manque de respect à ses parents

Rabbi Chim'on Bar Yo'haï a dit : « De la même manière que la récompense est importante, la punition l'est autant ! » (*Midrach Chmouël*, 7)

« Si un homme ne respecte pas ses parents, des décrets sévères s'abattent sur lui », que Dieu nous en préserve. (*Tana Dévé Eliahou Rabba*, 24)

Le *Pélé Yoëts*, de mémoire bénie, a écrit : « Il y a des enfants qui manquent de respect envers leurs parents et les font souffrir... Malheur à eux le jour du Jugement, car Dieu les jugera sur les fautes envers leur Créateur, et pour ce qu'ils ont fait à leurs parents. Ils mangeront les fruits de leurs mauvais comportements dans ce monde-là. Ce qu'ils ont fait, leurs fils le leur feront également, mesure pour mesure. Outre cela, l'essentiel de la punition, ils la recevront dans le monde futur. »

« *Honore ton père et ta mère, afin que soient prolongés tes jours* » ; si tu les as honorés, tes jours seront rallongés et sinon, ils te seront réduits ! (*Mékhila, Yitro 8*)

Voici l'histoire d'un homme qui se fâcha avec ses parents, à cause d'une altercation familiale, et évita de venir chez eux. Cela leur fut très douloureux, mais ils surmontèrent leur chagrin. Il en était arrivé à un tel point que lorsque le fils rencontrait son père pendant *Chabbath*, il ne tenait pas compte de lui et ne lui souhaitait même pas « *Chabbath Chalom* » !

Le père ne put supporter sa douleur et sa honte et alla s'en plaindre auprès du *Tsadik Rabbi Salman Moutsafi*, de mémoire bénie.

Le *Tsadik* fut ébranlé. Il essaya de réfléchir à un moyen d'influencer le fils afin qu'il améliore son comportement avec son père. Il s'assit et copia à son intention des textes issus de la *Guémara*, des *Midrachim* et des livres de *Moussar* comme *Réchit 'Hokhma* ou *Chévit Moussar*, au sujet de l'importance et de la grandeur de la *Mitsva* du respect des parents. Quand il en eut suffisamment écrit, il se rendit auprès de cet homme. Il lui dit : « Ecoute les paroles du Dieu vivant ! » Il écouta par respect, mais refusa de changer son attitude. Il ferma son cœur et s'entêta dans sa dispute avec ses parents !

Le *Tsadik* lui dit : « Je n'ai pas encore fini de lire. Ecoute les paroles de nos Sages : « Si tu as honoré tes parents, tes jours te seront allongés et sinon, ils te seront réduits ! » Il ajouta : « On ne punit pas sans prévenir. Prends à cœur de changer tes voies d'ici *Chabbath* prochain, dans les trois jours ! »

Les jours passèrent, et le troisième, qui tombait *Chabbath*, l'homme persévéra dans son refus de faire cas de son père. Le *Tsadik* s'en rendit compte et se fâcha. Le dimanche, il se rendit au magasin du fils, afin de le réprimander et vit que le magasin était rempli de clients. Il ne désira pas lui faire honte en public et lui dit : « Je sors et je reviens dans un instant ». Après un quart d'heure, il revint et vit une ambulance, quitter les lieux, à grand renfort de sirène. Elle transportait l'homme, sans souffle de vie !

A la fin des *Chiva'* (sept jours de deuil), l'un des proches du défunt le vit en rêve, piétinant les Dix Commandements... Que Dieu pardonne et nous préserve. (*Ma'ayan Hachavou'a, Chémot 293*)

Il est écrit dans le *Séfer 'Hassidim* : « Si tu vois des méchants qui prennent avec légèreté le respect des parents et réussissent quand même, sache que c'est pour leur malheur, afin que leur punition soit grande ! » (*Séfer 'Hassidim, Chap. 342*)

Rabbi 'Haïm Falaggi a également écrit : « Si tu vois des personnes qui ont pris à la légère la *Mitsva* du respect des parents, se sont pervertis, sont devenus abominables au point de frapper et maudire leurs parents, et qui, malgré tout, vivent tranquillement, paisiblement, sans qu'il ne leur arrive d'épreuves, soit profondément convaincu qu'à la fin de leurs vies, ils subiront de grandes souffrances et que les punitions s'abattront sur eux. Et s'ils ne reçoivent rien dans ce monde-ci, c'est que leurs punitions seront infiniment plus grandes dans le monde à venir. » (*Tokhahat 'Haïm, Toldot*)

Ya'acov et 'Essav

Dans la Torah et dans les paroles de nos Sages, de mémoire bénie, il est rapporté combien *'Essav* a honoré son père *Its'hak*. *'Essav* disait : « Ce n'est pas respectueux pour mon père de le servir sans être paré de vêtements royaux ! » Ainsi, au moment où il le servait, il enfilait ses « vêtements précieux » particuliers. [Il s'agissait des vêtements qu'*Hachem* conçut pour *Adam Harichon* et qu'*Essav* déroba à *Nimrod*.] (*Midrach Béréchit Rabba, 65*)

Rabban Chim'on Ben Gamliel a dit : « Toute ma vie, j'ai servi mon père et je n'ai pas fait un pour cent de ce qu'*Essav* a fait ! Moi, lorsque je servais mon père, je gardais mes vêtements habituels et lorsque je sortais à l'extérieur, je mettais des vêtements agréables et propres. Mais *Essav*, lorsqu'il servait son père, se parait d'habits royaux ! »

Comment comprendre cela ? Comment se pouvait-il qu'un impie de cette sorte, aux mœurs perverties, honorait autant son père ? La *Mitsva* du respect des parents ne prend-elle pas sa source d'un sentiment pur de reconnaissance, sentiment absent du cœur de ces personnes, qui pensent que tout leur est dû ? C'est la question de *Rav Dessler*, de mémoire bénie. (*Mikhtav Miélahou Chap.2, p.95*)

Sa réponse est la suivante : elle est basée sur les paroles de nos Sages, de mémoire bénie (*traité Pessa'him, 113b*) : « *Canaan* a ordonné cinq choses à ses enfants : **Aimez-vous les uns les autres**, aimez le vol, la débauche, haïssez vos maîtres et ne dites pas la vérité ».

Comment nous est-il donné d'expliquer que l'amour du prochain se trouve côté à côté avec le vol et des traits de caractère égoïstes et pervers ? Le *Rav* répond qu'en effet, une bande de brigands est obligée d'imposer une discipline implacable, instaurant ainsi la confiance entre ses membres et une disposition à se dévouer en faveur des autres. Toutefois, l'origine de cette confiance ne se trouve pas dans l'amitié qu'ils se vouent, mais dans **l'amour de soi**. C'est qu'ils savent qu'ils ne pourront satisfaire leurs envies seuls ; il leur est nécessaire de conjuguer leurs forces. Ainsi, ils sont obligés de se rassembler et de mettre en place une discipline.

C'est ce même principe fondamental qui existait chez *Essav* : ce n'était pas par pur sentiment de reconnaissance, d'amour ou de bonté qu'il respectait son père. Un coup d'œil rapide sur ses actions et ses traits de caractère, tels que nous les relate la Torah ne laisse aucun doute sur ce point. Alors qu'en est-il ? *Essav* était conscient de la condition humaine ; « Une génération s'en va, une autre arrive », « La roue tourne dans la vie ». Aujourd'hui, son père a besoin de lui, demain, lui, *Essav* aura besoin de ses enfants. Il

se sentait donc obligé de leur servir de modèle vivant et de leur montrer comment on respecte son père. Il voulait également hériter et recevoir les bénédictions *d'Its'hak*. Ce sont de tels calculs personnels qui conduisirent *'Essav* à respecter son père. [Dès lors, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il prononce, par la suite, la phrase terrible : « Les jours de deuil de mon père approchent et je tuerai *Ya'acov* mon frère ». (*Béréchit* 27, 41) Il n'y a pas dans son cœur de souci ou d'amour franc pour son père, si ce n'est la crainte que lorsqu'il conspirera contre son frère *Ya'acov*, son père transformera ses bénédictions en malédictions. Ainsi, il lui était préférable d'attendre patiemment que son père meurt... (*Ramban*)]

Ainsi était le respect d'*'Essav* pour son père : donner pour recevoir, aimer les autres pour s'aimer soi-même. Et comme il avait des intérêts personnels et n'était motivé que par son propre profit, tout allait être mené avec une perfection scrupuleuse !

Hachem donne à chacun son juste salaire. En fin de compte, *'Essav* a honoré son père et *Hachem* l'en a récompensé. Cependant, Il ne lui a rien gardé pour le monde à venir, mais lui a tout donné dans celui-ci : il a eu droit aux honneurs, d'être élevé au rang de seigneur de son vivant. Il a également mérité que sa tête soit ensevelie dans le Tombeau des Patriarches. (*Midrach Talpiot, Kédochim*)

A l'opposé, se trouve la *Mitsva* du respect des parents telle que l'a accomplie *Ya'acov Avinou*. Sans intérêt personnel, mais au contraire, avec une abnégation sans pareille. Même, si, à première vue, cela pouvait lui être nuisible.

Rivka dit à son fils **Ya'acov** : « *Tu l'apporteras à ton père, il mangera. Afin qu'il te bénisse avant sa mort* ». (*Béréchit* 27, 10) Cet ordre était extrêmement difficile à accomplir pour *Ya'acov Avinou*. N'était-il pas le « pilier de la vérité » ? Ce trait de caractère coulait dans son sang. Comment pouvait-il user d'un stratagème comme celui-ci, se faire passer pour *'Essav* et prendre de son père les bénédictions ? La réalité pouvait être découverte facilement et alors il perdrat définitivement les bénédictions ! C'est ainsi qu'il dit :

« *Peut-être mon père me tâtera-t-il... je ferai venir sur moi [une] malédiction et non [une] bénédiction* ». (Béréchit 27, 12)

Toutefois, lorsqu'il comprit ce que sa mère exigeait de lui, il partit et s'exécuta avec **une véritable abnégation**.

C'est précisément ce dévouement pour la *Mitsva* du respect des parents qui effaça le mérite d'*Essav*. Grâce à celui-ci, *Ya'acov* put recevoir les bénédictions d'*Its'hak*. Ainsi dit le 'Hatam Sofer' : « Il semble que *Rivka* n'en soit arrivée à cela [c'est-à-dire à faire entrer *Ya'acov* par ruse auprès de son père] que pour annuler le mérite d'*Essav* et non pour les bénédictions. Car pourquoi aurait-elle dû utiliser cette ruse ? Le Maître du monde sait très bien qui est apte à être béni. Seulement, **tout le temps où le mérite du respect des parents se trouvait chez 'Essav, il ne pouvait pas chuter**. Ainsi, elle craignit que la récompense d'*Essav* n'augmentât s'il honorait son père d'un repas si important. Elle voulut lui dérober cette *Mitsva*, grâce au sacrifice de *Ya'acov*. »



Chapitre 4

7 Histoires au sujet de l'importance de la *Mitsva* du respect des parents



Tout est en l'honneur de papa !

Le *Gaon Rabbi Rafaël Baroukh Tolédano*, de mémoire bénie, lorsqu'il avait neuf ans, tomba gravement malade. Il était couché sur son lit, torturé de douleurs, pleurant et gémissant de tant de souffrances. Soudain, son père entra lui rendre visite. En un instant, l'enfant cessa de pleurer, serra les lèvres et sourit à son père ! A ce moment-là, était également présent le *Gaon Rabbi Yossef Messas*, de mémoire bénie, qui s'étonna de ce changement radical.

Après que le père fut sorti, les soupirs et les gémissements reprirent. *Rabbi Yossef* lui demanda : « Comment as-tu pu te retenir, alors que tu souffres tellement ? » Le garçon de neuf ans répondit : « Je n'ai pas voulu faire de la peine à mon papa, cela ne suffit-il pas que je souffre ? Je ne désirais pas que papa ait également mal ! »

Une fois, tout le monde était réuni pour un repas de fête. *Rabbi Rafaël Baroukh* se trouvait attablé avec eux, mais ne goûta à rien. A leurs questions, il répondit qu'il jeûnait. Au nom de quoi et pour quelle raison ?

Il raconta qu'il se trouvait au tribunal alors que son père y rendait un jugement. Le perdant commença à se disputer avec son père et à utiliser un langage acerbe et des mots incisifs. « Je ne pus rester passif et protestai pour l'honneur de mon père et pour celui de la Torah et du *Beth Din*. Mais à la suite de cela, mon père m'exprima son mécontentement : l'homme était amer d'avoir perdu et s'était ainsi déchargé de sa souffrance. »

« Quand j'entendis que j'avais peiné mon père inutilement, bien qu'il s'agissait de défendre son honneur, je pris sur moi de jeûner pour réparer cette faute ! »

Après longtemps, quand son père devint âgé, il le remplaça comme juge. Il recevait un salaire honorable du gouvernement. Mais au nom de l'honneur dû à son père, il lui en donnait l'intégralité, comme si cela lui revenait ! Et ceci bien qu'il avait de lourdes charges. Le père partageait l'argent entre tous les membres de la famille et donnait à *Rabbi Rafaël Baroukh* une certaine somme pour sa subsistance.

Quand son père mourut et que le salaire resta entièrement sa possession, *Rabbi Rafaël Baroukh* eut beaucoup de chagrin de ne plus pouvoir accomplir cette *Mitsva* ! (*Ma'ayan Hachavou'a* 3, p.355)

« Yotam Ben 'Ouziyahou, tout le temps où son père fut atteint de la lèpre tandis que lui jugeait le peuple, ne mit pas sur sa tête la couronne de la royauté. Et tous les jugements qu'il prononçait, il les disait au nom de son père. »

(*Traité Soucca*, 45 et *Rachi*)

Si j'avais eu une mère...

Une mère et son fils arrivèrent un jour chez le saint *Tsadik Rabbi Israël Abou'hatsira*, « *Baba Salé* », que son mérite nous protège. L'apparence du fils reflétait la crise d'adolescence. Il semblait même qu'il ait été amené contre son gré. La mère, elle, était visiblement rongée d'amertume. Quand vint leur tour de rentrer auprès du *Rav*, la mère présenta un petit papier sur lequel elle avait inscrit : « Mon fils ne m'obéit pas. Il est insolent et se rebelle. Que le *Rav* le bénisse afin qu'il se renforce dans la *Mitsva* du respect des parents. »

Le *Rav* lut. Le silence se fit. Le fils attendait de s'arracher rapidement à ce rendez-vous embarrassant. Le *Rav* allait lui faire des remontrances et le renvoyer dehors...

Mais non, le *Rav* ne s'adressa pas à lui en lui faisant des reproches. Il laissa seulement échapper un soupir de douleur, son visage exprimait un immense chagrin. « Ah... », murmura le *Rav*, « si j'avais eu une mère... » Les larmes coulaient des yeux du *Tsadik* et il poursuivit : « Si j'avais eu une mère, dans mes bras, je l'aurais portée et aurais dansé de joie ! »

Les pleurs du *Tsadik* firent trembler les coeurs. Même celui si dur et obstiné de ce jeune homme rebelle s'attendrit. Sur son visage, étaient décelables des pensées de *Téchouva* et de regret. Le *Tsadik* se tourna alors vers lui avec amour et lui dit : « Viens, s'il te plaît, mon fils. Assis-toi à ma droite, je vais te raconter une histoire. »

Il s'assit et le *Tsadik* commença :

Lorsque nous étions jeunes, notre père *Rabbi Messa'oud Abou'hatsira*, de mémoire bénie, était extrêmement malade et souffrait beaucoup.

Mon frère, *Rabbi David*, que Dieu venge son sang, et moi-même faisions tous les efforts possibles pour l'aider, nous occuper de lui et satisfaire ses besoins. Plongé dans la souffrance, il gémissait et ceci nous faisait énormément de peine. Une fois, alors que les plaintes et les soupirs étaient nombreux, mon frère *Rabbi David* lui demanda : « Papa, pourquoi gémis-tu autant ? »

Notre père répondit : « Jusqu'à cet instant, je possépais un diamant étincelant et maintenant il s'est terni ! » Son intention était, bien entendu, de parler de mon frère, ce cher *Tsadik*, qui, à ce moment-là, avait trébuché en disant des paroles qui n'étaient pas en harmonie avec sa grandeur.

Quand mon frère entendit les mots prononcés par notre père, il se mit à trembler, bouleversé. Il décida de s'imposer de s'éloigner de la maison et pendant une année entière, habita dans l'une des synagogues de la ville. Il resta ainsi étudier, solitaire, comme s'il avait été banni, Dieu nous en préserve. L'année écoulée, il se rendit auprès du gouverneur de la ville, qui aimait et vénérait beaucoup notre père. Il le reçut avec sérénité et lui demanda l'objet de sa visite. Mon frère lui raconta. Et il le pria de bien vouloir présenter, en son nom, à notre père, une demande de pardon et de voir s'il l'acceptait.

Le gouverneur, consterné, y consentit et alla essayer de l'apaiser. Notre père répondit : « En vérité, je savais que c'était un diamant étincelant et que son éclat ne s'était pas terni. Allez lui dire que je ne garde pas de rancœur contre lui. »

Lorsque mon frère entendit ces propos, il se dépêcha de retourner immédiatement à la maison. Là, dès qu'il entra, il se mit à genoux et s'avança ainsi jusqu'à l'endroit où notre père était assis. Là, il supplia, en pleurs : « Mon père, je t'en prie, pardonne-moi. Fais comme bon te semblera, je suis prêt à donner ma vie pour faire ta volonté ! »

Ainsi *Baba Salé* termina-t-il. Toutes les personnes présentes s'étaient tuées afin d'écouter cette histoire impressionnante, qu'ils entendaient en ce moment de la bouche même de celui qui l'avait vécue. A présent, le *Rav* se tourna vers le jeune, plaça ses mains sur sa tête et dit avec chaleur : « Si tu me promets d'améliorer tes voies et de t'appliquer à respecter ta mère, je te bénirai de tout ce qu'il y a de meilleur ! Tu dois être heureux de mériter de pouvoir accomplir une *Mitsva* si importante, réalise-la à la perfection et avec joie ! »

Ce fut un jeune homme métamorphosé qui ressortit de là. (*Ma'ayan Hachavou'a* 3, p.358)

« **Celui qui obéit à son père même pour quelque chose qui n'est pas obligatoire, accomplit une *Mitsva* positive, comme s'il avait accompli celle de la *SouCCA* et du *Loulav*. Heureux soit celui dont le père et la mère peuvent lui permettre de mériter de nombreuse *Mitsvot* !** »

(*Halikhot Moussar*, p.480)

De l'épaisseur d'un cheveu

Rabbi 'Hizkyiahou Its'hak [fils du saint *Rachach*], de mémoire bénie, faisait partie des plus grands *Mékoubalim* de Jérusalem. Toute sa vie, il servit son Créateur dans un état de sainteté absolue. Voici qu'avant son décès, il appela ses élèves et leur fit cette demande : « Ma volonté est que l'on ne me descende pas dans ma tombe, mais qu'on m'y jette sans respect ! » Les élèves furent choqués et tremblèrent, pourquoi et au nom de quoi leur *Rav* leur faisait-il une telle demande ? Il leur dit : « Une fois, j'ai pris la place de *Chalia'h Tsibour*, sans le consentement de mon père, lui causant, en cela, une souffrance morale. Depuis, je ne trouve pas l'apaisement. J'ai jeûné et ai fait *Téchouva*, cependant, je crains de n'avoir pas encore totalement réparé ma faute. J'espère qu'en m'enterrant ainsi, en subissant cet affront, sera réparé ce manque de respect envers mon père ! » Le *Rav* acheva la transmission de ses dernières volontés et rendit son âme pure à son Créateur.

Troublés, les élèves ne savaient que faire à présent. Comment pouvaient-ils outrager leur saint *Rav* en l'enterrant ainsi ? Ils s'entretinrent du sujet et décidèrent de ne pas le faire. Même si le *Rav* avait fauté sur un point si subtil, il était certain qu'il avait déjà fait *Téchouva* et que sa faute lui avait été pardonnée.

Ils lui organisèrent une cérémonie avec tous les honneurs et ils transportèrent son lit de mort sur les hauteurs du Mont des Oliviers. Voici que juste avant l'enterrement, des brutes arabes du village Siloane devinrent agressifs, en vue d'émeutes et de pillages. Terrorisés, les élèves s'empressèrent de se mettre en sécurité et de se sauver des mains des vandales, en laissant la dépouille du *Rav* près de sa tombe. Les voyous se moquèrent des Juifs qui s'enfuyaient et s'approchèrent du corps abandonné. D'un coup de pied grossier, ils le firent dégringoler... tout droit dans la tombe !

Ainsi fut accomplie la dernière volonté du saint *Tsadik*, pour réparer son unique faute d'avoir entaché si subtilement le respect de son père !

(Ma'ayan Hachavou'a 3, p.355)

Le bandit et le cobra

Voici une histoire qui arriva à *Rabbénou 'Haïm Ben 'Atar*, le « *Or Ha'haïm* », de mémoire bénie, lors d'un voyage en bateau. Alors qu'il se trouvait en pleine mer, une tempête se leva qui fit couler l'embarcation et tous ceux qui s'y trouvaient. *Hachem* sauva *Rabbénou* en lui fournissant une planche. Le *Tsadik* s'en saisit et navigua ainsi un long moment jusqu'à ce que la mer le rejetât sur le rivage. A bout de forces, le *Rav* s'allongea et regarda autour de lui. Il frémît de découvrir qu'il se trouvait dans un endroit désert, une terre aride et désolée, infestée de bêtes sauvages. Alors que le soleil allait décliner, le *Rav* rassembla ses forces et s'empressa de grimper sur l'un des arbres, afin de se protéger du danger. Il pria et supplia le Créateur de le sauver de cette situation si dangereuse. Au matin, il vit soudain de la fumée d'élever à proximité, ce qui signifiait que des hommes habitaient là ! Il se réjouit et remercia Dieu, puis se dirigea vers cet endroit. Parvenu à destination, il se trouva face à une maison entourée de barrières. Il s'approcha et frappa. Il n'y avait personne. Il entra et vit un repas prêt. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas mangé et il était affamé. Il se restaura et fut rassasié. Puis, il trouva un lit et s'y endormit.

Le soir, les occupants revinrent. C'était une bande de brigands qui tuaient les voyageurs et s'emparaient de leurs biens. Ils s'étonnèrent de trouver la porte ouverte. Ils jetèrent un coup d'œil : on avait même touché à leur nourriture ! La colère les gagna : « Qui est celui qui a osé faire cela ? » Ils cherchèrent et découvrirent le *Rav*, endormi sur leur lit. Leur courroux s'enflamma jusqu'à vouloir le tuer dans son sommeil. Mais le meneur de la bande leur dit : « Laissez-le pour l'instant, il ne peut nous échapper. Mangeons et buvons, ensuite, nous déciderons de son sort ».

Ils se restaurèrent. Puis, ils le réveillèrent. Le *Rav* se mit debout face aux brigands effrayants et la crainte le saisit. Ils lui dirent : « Qui vous a permis de venir chez nous et de faire comme bon vous semble ? » « S'il vous plaît, ne vous énervez pas. C'est la faim qui m'a poussé », répondit-il. Et il leur conta toutes ses aventures. Cependant, les brigands cruels ne se laissèrent pas attendrir et décrétèrent qu'il devait mourir. Leur chef dit : « Je voudrais lui parler avant de l'exécuter ». Il sortit avec lui et lui demanda : « *Rabbi*, est-ce vous me reconnaissiez ? » Le *Rav* s'étonna : « Qui donc ici l'avait appelé *Rabbi* ? » Il le regarda et ne le reconnut pas. Le brigand lui dit : « Je suis ton élève Untel. J'ai étudié auprès de toi il y a longtemps. » Le *Rav* s'exclama : « Il n'y a rien d'extraordinaire au fait que je ne t'aie pas reconnu, car alors, tu étais jeune et imberbe. Aujourd'hui, ton visage a changé. Cependant, dis-moi, comment es-tu tombé si bas ? »

Il lui dit : « Tout a commencé par une altercation que j'ai eue avec mon père et ma mère. Je me suis mis fortement en colère et ai fauté envers eux. J'ai rompu toute relation. J'ai dégringolé de plus en plus, une faute en entraînant une autre, jusqu'à être à la tête d'une bande d'assassins. » Là, la voix de l'élève-brigand se brisa, et il cria : « Mes mains sont couvertes de sang ! Maintenant, en vous revoyant, je me suis rappelé de mon passé, de mon peuple et de mon Dieu. Malheur, que vais-je devenir ? Malheur à moi et malheur à mon âme, comment ai-je pu descendre jusqu'en enfer ? S'il vous plaît, *Rabbi*, je vous en supplie, enseignez-moi la voie de la *Téchouva*. Je suis prêt à accepter tout ce que vous me direz. Seulement, promettez-moi, qu'à la suite de tout ce que j'aurai fait, mes fautes seront pardonnées et que je mériterai le monde futur ! »

Le *Rav* dit : « Ton repentir est extrêmement difficile. Toutefois, si tu le fais, je te garantis que tu mériteras le monde futur. Premièrement, évidemment, éloigne-toi du mal ! Enfuis-toi de ces brigands impies. Retourne, de tout cœur, à une vie de Torah et de *Mitsvot*. Respecte

le *Chabbath* et les *Yamim Tovim* (jours de fête) et abonde en *Mitsvot* et en bonnes actions. Ensuite, cherche un nid de serpents. Quand tu verras un cobra qui vient de sortir de son œuf, prends-le et enferme-le dans une boîte. A partir de là, tu dois « l'adopter ». Emmène-le partout avec toi, nourris-le, tous les jours, matin et soir, pendant sept années complètes ! Après ce temps-là, ouvre la boîte et laisse-le s'échapper. »

« Mais le cobra va me tuer, *Rabbi* », répliqua le brigand.

« Effectivement », répondit le *Rav*, « et ceci sera pour toi la réparation de tes fautes. Ta chute a pris naissance d'une rébellion contre tes parents, qui t'ont élevé avec un amour et un dévouement sans limites. Ils t'ont soigné lorsque tu étais malade, t'ont nourri et t'ont habillé et toi, tu t'es révolté contre eux et tu leur as fait du mal, en récompense à tous ces bienfaits. C'est comme ce cobra, que tu vas nourrir pendant sept ans et qui ne t'en sera pas reconnaissant. Ce sera ta punition et ton amendement, mesure pour mesure. »

Le brigand répondit avec le courage et la bravoure que seul un Juif peut posséder : « J'accepte ! » Cependant, il ajouta : « Cela ne fait aucun doute, que du Ciel, tout ceci a été organisé, que votre bateau a coulé et que vous soyez parvenu jusqu'à cet endroit désert. C'est sûr que toutes ces souffrances et ces épreuves que vous avez endurées, vous n'en étiez pas la cause. C'est moi qui l'étais. Car vous êtes un *Tsadik*. *Hachem* a tout organisé à mon intention, afin que vous veniez me réveiller au repentir, afin de sauver mon âme de descendre en enfer ! »

Immédiatement, les deux s'éloignèrent, le brigand repenti guidant le *Rav* pour arriver au chemin du retour. Il lui embrassa les mains et se sépara de lui en paix. Puis, il s'enfuit loin de là et retourna à la tradition de ses pères. Ensuite, il fit tout ce qui lui avait dit le *Rav*, éleva un cobra depuis sa naissance et le nourrit pendant sept ans. A la fin, il le libéra et le laissa le mordre.

Il vint en rêve auprès de *Rabbénou Haïm Ben Atar* et lui dit : « Que votre esprit se tranquillise, j'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné. Par la force de tout cela, j'ai mérité le pardon de mes fautes, et je suis venu me reposer paisiblement dans le *Gan 'Eden*. J'ai mérité le monde futur ! » (*Ma'ayan Hachavou'a* 3, p.356)

Elle alla pleurer dans l'étable

Une femme *Tsadeket* habitait un village d'Europe. Pendant seize ans, elle n'eut pas d'enfant. Un jour, elle se rendit dans la grande ville de Vilna, afin de consulter des médecins. Peut-être pourraient-ils l'aider à remplir ses souhaits de former la génération future. Mais, malheureusement, l'avis des médecins fut qu'elle n'avait aucune chance d'avoir des enfants. La femme s'en retourna brisée. A son arrivée à la maison, elle chercha à se libérer et sentit le besoin de pleurer abondamment... Cependant, son père, un grand homme et un *Tsadik*, habitait la maison mitoyenne. Elle craignit qu'il l'entende et qu'il en éprouve de la peine. Que pouvait-elle faire, les larmes ne tenaient pas compte de cela et étaient sur le point de couler, sans s'arrêter. Elle vit l'étable, près de sa maison. Sans hésiter, elle y entra, malgré l'odeur fétide qui y régnait et donna libre-cours à ses pleurs. Soudain, son père passa par là. Voici qu'il entendit les pleurs, et il lui sembla les reconnaître... Il s'arrêta pour écouter puis passa son chemin.

Le soir, quand elle alla chez lui, il lui dit : « Je suis sûr que dans les Cieux, ta prière a été entendue. A tel moment de ta vie, tu vas enfanter d'un garçon ! ». Et il en fut ainsi. L'année d'après, elle eut un fils, qui devint une lumière de la Torah. (*Alénou Léchabéa'h* 5, p.251)

Le salaire de l'effort

Voici une histoire enrichissante et instructive, qui m'a été racontée dernièrement par celui qui l'a vécue. Elle relate un dévouement spécial pour accomplir la *Mitsva* du respect des parents et une providence individuelle extraordinaire. (*Tiré du livre Niflétotav Lébné Adam, T.1*)

L'affirmation universelle est connue « qu'un père peut élever dix enfants, mais que dix enfants ne sont pas aptes à « élever » un seul père ». Celui qui n'a pas goûté à la saveur corsée de la « souffrance d'élever des parents » qui lorsqu'ils vieillissent n'ont plus les forces et l'esprit de « s'élever » eux-mêmes, ne pourra jamais comprendre cet axiome.

Outre la difficulté psychologique pour un fils de voir son père dans un état nécessitant des soins, il y en a infiniment d'autres, qui demandent une bonne dose d'intelligence et de pure crainte d'*Hachem* pour être surmontées, avec force et honneur.

Quand mon père, de mémoire bénie, devint veuf, après la disparition de ma mère, que sur elle repose la paix, nous avons senti que tout son monde s'écroulait. Au-delà du fait d'être malade et faible, c'est sa soudaine solitude qui lui était extrêmement difficile à supporter. Mon père était un homme considéré, délicat, qui a été habitué toute sa vie à avoir une apparence respectable. De l'extérieur, il ne laissait rien paraître, mais moi, le fils de sa vieillesse, je sentais combien il devenait de plus en plus triste.

Sa santé commença à vaciller. Au début, mon grand fils venait dormir avec lui. Notre famille lui fournissait ses repas, car nous habitions tout près, en comparaison avec ses autres enfants. Après plusieurs mois, je

ne pus que constater que son état nécessitait, à présent, des soins plus constants. Il n'était donc plus possible de le laisser vivre seul.

Je retardais encore l'échéance, comme les personnes qui remettent à demain, ce qu'elles pourraient faire aujourd'hui.

Ce qui devait arriver arriva : mon père trébucha et tomba. Il resta ainsi deux heures, assis par terre, sans pouvoir se relever. Qui sait ce qui se serait passé à la fin, si la voisine n'avait pas entendu les cris qu'il poussait ! Pour moi, c'en était plus qu'il n'en fallait. Je commençais à lui parler de l'éventualité de l'installer chez un de ses enfants.

Au début, mon père n'eut même pas la patience d'aborder le sujet. Il arguait qu'il ne voulait pas peser sur ses enfants et qu'il lui était préférable de rester chez lui, là où il vivait depuis plus de cinquante ans. Il est difficile pour quelqu'un de renoncer à une intimité à laquelle il s'est habitué depuis si longtemps.

Je lui expliquais qu'il aurait une chambre particulière et que sa présence ne dérangerait personne. A plus forte raison, le fait de vivre avec lui, en sa compagnie, serait pour nous un grand honneur. Tout le temps où il se trouvait seul, nous n'étions pas tranquilles, nous nous inquiétions à tout moment pour lui. Il accepta de conclure la conversation en promettant d'y penser.

Le lendemain, il me dit qu'il avait opté pour essayer d'aller vivre en dehors de chez lui, pendant deux mois, pour « voir comment ce serait ». Bien que mon père ait eu le mérite, *bli a'yin hara'*, d'avoir neuf enfants en plus de moi-même, il fut naturel qu'il portât son choix sur moi, car j'étais celui qui avait abordé le sujet. Outre cela, j'habitais près de chez lui. Dans un certain sens, j'avais une plus grande proximité avec lui que le reste de mes frères et sœurs, en tant que fils de sa vieillesse. Je sentis que je pouvais lui fournir ce qu'il ne pourrait avoir nulle part

ailleurs. Ma maison était grande et spacieuse, grâce à D.ieu, je pouvais lui mettre une chambre à disposition. Nous étions à la fin du mois d'*Adar*. Nous nous mêmes d'accord pour qu'il vienne à *Pessa'h* et restât deux mois.

En ressortant de chez lui, après cette discussion, je sus que j'avais pris sur moi une lourde charge. Au fond de mon cœur, je n'avais aucun doute que cette période d'essai ne s'achèverait pas après le temps prévu, mais durerait de nombreuses années, jusqu'à cent-vingt ans. Dès le premier instant, cette vérité fut claire et malgré cela, j'essayais de me convaincre encore qu'il ne s'agissait que d'une période limitée, que, grâce à Dieu, je pourrai surmonter.

Je priai D.ieu que ma femme fût d'accord avec moi. Je savais que tout dépendait de son consentement.

Dans un certain sens, c'était plus difficile pour elle, tant du point de vue de l'effort nécessaire, que du fait qu'il ne s'agissait pas de son père, mais de son beau-père et la différence était de taille.

Hachem me donna une occasion, pendant laquelle je pus aborder le sujet. Contrairement à mes prévisions, moi qui pensais que j'aurais besoin, au moins à ce moment-là, de faire appel à mes plus grands talents de persuasion, quelle ne fut pas ma surprise de voir qu'elle acceptait de tout cœur. Car, en effet, c'était la meilleure disposition qui s'imposait à nous : « Nous atteindrons tous, avec l'aide de D.ieu, cet âge-là, et personne ne veut être rejeté dans sa vieillesse », dit-elle. « *Hachem* nous présente une grande *Mitsva*, et c'est à nous de l'adopter sincèrement ». La générosité dont elle fit preuve à mon égard en réagissant ainsi, je ne l'oublierai jamais. Je sentais que j'avais déchargé mon cœur d'un poids. Au-delà de cela, je me sentis encouragé et doté de forces renouvelées.

Nous étions attablés avec les enfants pour le repas de *Chabbath*. Ce fut alors que nous leur avons dévoilé, d'une voix émue, que nous allions avoir le mérite d'accomplir une immense *Mitsva*, à laquelle nous allions tous nous associer. Je leur racontai le respect admirable que *Rabbi Tarfon* voua à sa mère âgée, je leur expliquai longuement la *ségoula* que représentait une *Mitsva* d'une telle ampleur. Nous parlâmes de la difficulté d'un homme âgé habitué à une vie calme, et qu'il fallait par conséquent respecter et auquel il fallait montrer, à chaque occasion, que nous nous réjouissions de sa présence.

Mes enfants ne furent pas, outre mesure, enthousiastes. Les grands ne se réjouirent pas particulièrement de devoir faire l'effort de libérer leur chambre pour leur grand-père. Leur lien avec lui n'était pas très fort, mon père étant quelqu'un de fermé et d'introverti de nature. Je sentis qu'ils n'étaient pas émus, et en souffris beaucoup. Seule, ma petite fille s'enthousiasma et ce fut le miel qui adoucit ma déception. Ainsi ma fille me confia candidement : « Papa, quand tu seras vieux et malade, après que maman..., je t'appellerai pour venir vivre avec moi, à la maison... »

Comme il avait été fixé, ces deux mois commencèrent avec la fête de *Pessa'h*. A ce moment-là, tous les membres de la famille vinrent lui rendre visite. Je discutais, alors, de nouveau avec chacun de mes frères et sœurs, qu'il était juste que pour le moment, papa restât chez moi pour la période en question. Une partie m'exprima leur estime du fond du cœur et l'un des beaux-frères alla plus loin en disant qu'il était prêt à s'associer à toute dépense liée à la situation.

Combien il m'a été désagréable d'entendre l'un des membres de la famille déclarer que la situation n'était pas, d'après lui, si urgente. Au contraire, « Un homme âgé se sent mieux lorsqu'il se trouve dans son environnement ». En vérité, il dévoilait par cela son mécontentement : j'avais agi sans demander un conseil, ni l'avis de personne pour

faire déménager papa. Je n'avais pas associé mes autres frères à mes hésitations. Chaque mot qu'il prononçait était comme un coup de poing dans mon cœur. Je me pinçais les lèvres et ne dis pas ce que je ressentais au fond de moi, face à cette ingratitudo : « Comment n'as-tu pas honte de me parler ainsi ? Je suis celui, ici, qui fait le travail de tout le monde, où est ta considération ? »

En résumé, chacun réagit à sa manière. Un encouragea davantage, l'autre se contenta de dire qu'il était d'accord et qu'il ne voyait aucun problème de son côté. Le point commun entre tous était qu'aucun n'avait proposé sa maison pour la période qui suivrait ces deux mois... Je retins, parmi les nombreuses réactions, une phrase en particulier : « Tout l'honneur te revient, de t'être imposé ce fardeau, qu'*Hachem* t'aide dans tout ce que tu fais ».

« *Issrou Hag* » de *Pessa'h* fut le premier jour où papa résida véritablement chez moi, après les jours de fête. Ce jour-là, je me levai et la présence de mon père me fit ressentir une profonde tristesse. Les réactions glacées de mes frères et celles de mes enfants, trop froides à mon goût, en étaient l'origine. Je sentis que je m'étais montré injuste en leur imposant cet état de fait, cette cohabitation permanente avec mon père.

Soudain, je me sentis déjà moins sûr de moi. Je me tourmentais sur le fait d'avoir été prompt à décider, j'aurais pu informer les autres membres de la famille de l'état de faiblesse de papa et être comme tout le monde. Au nom de quoi m'étais-je placé la couronne sur la tête, faisant peser sur moi tout l'honneur à présent, pour une période dont j'ignorais la durée...

Le mauvais penchant plongea mon esprit et mon cœur dans une tristesse teintée d'amertume, tout au long de cette journée. J'allais travailler alors que mon cœur n'y était pas. Je regrettais que le premier

jour avec mon père ait pris cette tournure. A mon retour à la maison, mon père se trouvait à la synagogue du quartier, les enfants étaient également absents et je saisis l'occasion pour associer mon épouse à mes états d'âme de la journée. Je déchargeai mon cœur avec une frustration et une tristesse auxquelles je ne l'avais jamais habituée. Encore une fois, elle fut celle qui me permit de me relever, grâce à ses encouragements inconditionnels :

« C'est un conseil du mauvais penchant », dit-elle. « Si nous avons accepté de prendre sur nous quelque chose, faisons-le avec joie. Pas un instant nous avons songé que ce serait facile. Rappelle-toi que nous ne l'avons pas décidé pour recevoir de l'estime, ce n'est que le bien de ton père que nous recherchons, et c'est ce que nous devons garder à l'esprit. »

Je m'étonnais de ce courage qui bouillonnait en elle et dont j'avais tellement besoin. Je me rappelais qu'elle m'avait dit depuis longtemps que mon beau-père s'était occupé avec dévouement de son père, qui habita chez eux pendant de longues années. J'imaginais que cette éducation l'avait marquée, et c'est ce qui lui permettait d'être aussi résolue dans sa décision. « Je suis heureuse que ce soit nous, précisément, qui ayons ce mérite d'accomplir une action si éducative, comme il n'en existe pas de plus grande pour le bien de nos enfants », dit-elle.

Je sentais que je reprenais petit à petit mes esprits. Je me remettais de l'ouragan qui m'avait traversé. Au même moment, j'entendis la voix de papa qui ouvrait la porte. Je courus à sa rencontre, le visage rayonnant, soulagé. Je l'accompagnai avec honneur et joie, et eus plaisir de constater qu'il était satisfait. Il me raconta qu'on l'avait invité à s'associer au cours de *Daf Hayomi* à la synagogue, et qu'il s'était réjoui de découvrir que les fidèles d'ici le connaissaient également. Papa se restaura avec les enfants, l'atmosphère était très agréable... « La sagesse des femmes construit sa maison ! »

Je me suis étendu longuement pour décrire ce jour-là et la présence de mon père à la maison, car il fut le modèle de ce qui se passa par la suite : depuis lors, nous fûmes confrontés, de temps à autres, à des hauts et des bas dans nos sentiments. Parfois, j'avais de nouveau besoin d'être encouragé, en particulier après avoir été confronté à ce qui me semblait être un manque de considération du côté de ma famille. Et il y eut aussi beaucoup d'instants où j'entendis mon épouse déclarer qu'elle n'était plus capable de continuer. *Hachem* nous aida, dans Sa miséricorde, à puiser du courage de sa source intarissable et de poursuivre cette période d'essai de deux mois pendant sept ans !

Papa aima beaucoup ma maison chaleureuse et l'attention qu'il y avait reçue. Après deux mois, il ne fut pas difficile de le convaincre de rester pour le moment. Ce changement fut pour lui comme un bain de jouvence, un rayon de lumière dans sa vieillesse. Je pouvais, effectivement, ressentir le soulagement que je lui avais occasionné. Avec le temps, et je signale que la sagesse de ma femme est ce qui a produit cela, papa s'intégra merveilleusement à la vie de la maison, au point où il en devint partie intégrante. Il s'occupait encore de toutes sortes de choses, organisait lui-même son emploi du temps et les quelques difficultés rencontrées ci et là s'aplanirent grâce à l'ambiance et aux enfants. Les jours s'organisèrent ainsi jusqu'à la fête de *Pessa'h* suivante.

A partir de là, la santé de papa se détériora. Cela ne se passa pas en un jour. Il y eut une sensation ici, puis une plainte au sujet de douleurs là-bas. De temps en temps, j'étais troublé de constater que sa vue devenait floue. Tout ceci nous amena à suspecter que son taux de sucre pouvait être élevé, en plus des autres douleurs dont il souffrait. Nous multiplions les visites chez le médecin, ce qui me fit m'absenter à de nombreuses reprises de mon travail.

Au début, j'étais encore aidé par l'un de mes frères ou l'une de mes sœurs, qui donnaient de leur temps pour l'emmener chez le médecin. Mais je remarquai que mon père préférait que ce soit moi qui l'accompagne. Il argua que je connaissais mieux ses problèmes de santé et que je pouvais davantage suivre la prise du traitement, etc... J'essayai de satisfaire sa volonté. Je me rendis compte de combien l'avenir l'effrayait. Je découvris que j'étais son soutien et comme un nourrisson qui se repose sur sa mère, l'esprit de mon père se reposait sur moi. Il ne me l'avait pas dit explicitement, mais j'étais suffisamment intelligent pour le comprendre.

Quand cela m'était possible, j'abandonnais tout pendant plusieurs heures et l'accompagnais. Avant ces déplacements, mon épouse me murmurerait des directives comme : « Montre-lui que tu as du plaisir à voyager avec lui ». Effectivement, pendant le trajet et les attentes chez le médecin, mon père me rappelait sans cesse : « Tu manques ton travail ... » Je le calmais en lui disant que j'étais prêt à m'absenter davantage pour pouvoir être avec lui et me délecter de ses paroles. A partir de là, ses yeux rayonnaient et il m'entretenait de la Paracha de la semaine ou de ses expériences de la vie. Des choses que je l'avais déjà entendu dire des dizaines de fois et je m'en réjouissais avec lui dans la salle d'attente, comme si je les entendais pour la première fois.

Avec le temps, papa s'affaiblit de plus en plus, sans raison claire si ce n'était la vieillesse. Il lui devint extrêmement difficile d'assumer lui-même le minimum. Il perdit même le contrôle de ses gestes, du fait de sa grande faiblesse. Nous nous trouvions entre le marteau et l'enclume : entre les soins dont il avait besoin, même en présence des enfants, avec tout ce que cela comportait de désagréments, et le maintien de son honneur et la préservation de notre considération à son égard comme chef de la famille.

Le plus douloureux était que papa se rendait compte de tout, en particulier du fait que sa présence commençait à nous être difficile. Il était terrible de le voir tellement impuissant. Quand il lui arrivait quelque chose, il pâlissait de honte. Je lui disais : « Papa, ce n'est pas grave, il ne s'est rien passé », j'essayais de l'encourager et de faire apparaître un sourire sur son visage malheureux. Mais papa ne trouvait rien à dire, il se taisait ou faisait semblant subitement de dormir.

« Je demande une seule chose », pria-t-il à plusieurs reprises, « pas d'asile de vieillard, pas de maison de retraite ». Et je lui promettais d'avoir confiance que je ne ferai aucune concession à ce sujet...

Des moments difficiles commencèrent pour tout le monde et, parfois, cela dépassait nos forces. « Papa », explosa mon fils, après que nous ayons dû appeler le médecin en plein repas de *Chabbath*, « je ne veux plus que grand-père soit ici ». Il ne fit que dire tout haut ce que ses frères et sœurs pensaient. Nous leur expliquâmes que pour nous, également, ce n'était pas facile, mais c'était la volonté de Dieu. Ce qui augmentait leur difficulté, c'était que papa, avec son caractère introverti, n'était pas d'une nature à s'ouvrir devant les enfants et à les remercier. Parfois, il semblait même qu'il n'était pas satisfait et ne se sentait pas bien. Cette situation, de ne pas savoir s'il se sentait bien ou non, nous était très pénible. Je me mordais les lèvres et écoutais avec soumission, essayant de tourner la page. Mes enfants apprirent de moi à se comporter ainsi, jour après jour, année après année.

Il y eut également de bons moments. Je n'oublierai jamais ce soir de *Chabbath*. Après l'avoir douché et habillé en l'honneur de ce jour, je l'installai à la tête de la table, avec tous les appareils auxquels il était relié, et j'ouvris un *'Houmach* devant lui. Je lui présentai une tasse de thé et une tranche de gâteau, et mon cœur s'emplit de la joie d'avoir accompli une *Mitsva*. Je lui exprimai à quel point nous étions heureux qu'il soit avec nous et quel mérite il nous donnait.

A ce moment-là, mon père leva un doigt tremblotant en direction de mon grand fils et d'une voix vacillante dit : « Vois, mon jeune garçon, que c'est ainsi qu'il faut se comporter ». Mon émotion fut sans limites. Cet instant-là compensait toutes les heures difficiles. Par exemple, quand papa n'était pas lucide et imaginait que mercredi c'était *Chabbath*, et commençait à s'énerver parce que le magnétophone marchait. Ou lorsqu'après l'avoir douché, il renversait de nouveau la soupe sur lui, le salissant lui et la nappe et que nous devions tout changer, tandis que papa se plaignait. Il y avait aussi quand il s'énervait après un des enfants, le réprimandait tout haut et s'emportait contre sa turbulence en criant et en agitant le doigt. Je ne sais pas, pendant ces moments-là, pour qui c'était le plus difficile : mon père, l'enfant ou moi. La plupart du temps, après une scène comme celle-ci, je sortais avec l'enfant sur le balcon et l'apaisais, en lui expliquant pourquoi son grand-père était impatient, combien sa vie était difficile, si difficile et si amère.

Parfois, après le repas de *Chabbath*, une des familles de mes frères ou de mes sœurs venait lui rendre visite. Tout était si agréable, que personne ne pouvait supposer ou imaginer que pendant le repas, j'avais dû changer trois fois la nappe et que les enfants n'avaient pu me rapporter un mot de ce qu'ils avaient appris en classe du fait que mon père, avec son esprit embrouillé, ne pouvait cesser de parler... Parfois, j'aurais tant voulu qu'en leur présence, la scène se reproduisît afin qu'ils se rendent compte, qu'ils me montrent de la considération, et que quelqu'un propose de prendre papa chez lui pendant une semaine, afin que l'on puisse respirer un peu...

Je sais que je vais faire part de mes défauts, mais mon intention est de montrer le goût amer qui surgissait de temps à autre dans mon âme et qui pesait énormément sur nous. N'est-ce pas que mes frères et mes sœurs devaient être associés dans cette charge exactement comme moi... Je peux vous dire sans aucune gêne, que j'attendais une parole gentille, j'aurai voulu que ma femme entende de quelqu'un nous

complimente sur le fait que papa était traité chez moi comme un roi, comme un maître.

Je me souviens d'un autre instant agréable. Depuis que papa était arrivé chez nous, mon épouse avait pris l'habitude de lui amener tous les enfants, du plus petit au plus grand, le soir de *Chabbath*, afin qu'il pose ses mains sur leur tête et les bénisse un par un. Elle lui demandait qu'il prie pour qu'ils grandissent dans le bon chemin, pour l'honneur de la famille. Un *Chabbath*, alors qu'il était trop faible pour nous accompagner à la synagogue, il se sentit déprimé. Lorsque les enfants vinrent recevoir leur bénédiction, il en fut tellement honoré et encouragé, que dans sa faiblesse, des larmes lui montèrent aux yeux et il cria : « Je vous bénis que vous vous comportiez avec eux comme ils se sont comportés avec moi ! »

On ne l'entendait quasiment jamais prononcer de telles phrases, c'est pourquoi je me réjouis tant et fut tellement satisfait que mes enfants les entendent. A de tels moments, j'étais le plus heureux des hommes, je ressentais que j'avais eu le mérite d'accomplir une *Mitsva* grandiose que je n'échangerais pas pour tout l'argent du monde. Lorsque je voyais papa assis confortablement sur son siège, propre et parfumé, écoutant avec plaisir une cassette de « *Kol Hadaf* », buvant de temps à autres une gorgée de thé et goûtant une pâtisserie sans sucre, préparée tout spécialement pour lui, je me tenais de côté et me disais : « Comment aurait-il pu profiter de tout cela s'il s'était trouvé être l'un des dizaines de pensionnaires d'un hospice » ?

Je savais qu'il y avait des situations où il n'était plus possible de s'occuper d'une personne âgée à la maison. Je savais également qu'il y avait des foyers où ce sujet n'était pas du tout envisageable à cause de raisons personnelles, et on ne pouvait prononcer à leur encontre de plainte ou de réclamations. Je remerciais *Hachem* que, dans notre cas, j'eusse mérité que rien n'empêchât que cela fût possible.

Dans ces moments de grâce, surgissait dans mon cœur la décision de me débarrasser de toute mauvaise pensée envers ma famille ! Au contraire, je me réjouissais d'avoir eu cette occasion unique d'accomplir cette *Mitsva*, à laquelle je ne renoncerais pas ! Je parlai de cela à mon épouse, et lui déclarai qu'à partir de maintenant, il n'y aurait plus d'autres paroles désobligeantes.

Je pris une feuille et un stylo et inscrivis, pour moi, avec des forces renouvelées, que « je pardonnais de tout cœur le passé, et regrettais toutes les plaintes qui m'étaient venues à l'esprit ou que j'avais pu prononcer, et à partir de maintenant, je me réjouissais d'accomplir la *Mitsva* ordonnée par Dieu de respecter mon père ! » Je mis ce papier dans ma poche. [A propos : je l'ai gardé jusqu'à ce jour comme un trésor.]

Du Ciel, je fus mis à l'épreuve peu de temps après, afin de savoir si je « me réjouissais » vraiment. Ce fut, quand, grâce à Dieu, ma fille aînée se fiança. Je devais organiser les fiançailles et servir la coupe du « *Lé'haïm* » à la maison. J'hésitais longtemps pour décider si j'organisais cette cérémonie en dehors de la maison, seulement je savais pertinemment que papa en comprendrait la motivation. Rien que pour cette raison, tout se passa à la maison. Voici qu'au summum de la fête, à l'un des moments les plus délicats, papa entra dans le salon et s'entêta à vouloir tester les connaissances du *hatan* et également celles de son père ! Il n'en démordit pas.

Je sentis la honte me gagner. Je partis à la cuisine et collai mon visage contre le réfrigérateur. Je priai Dieu qu'il fit taire les élans émotionnels de mon père, pour l'honneur de la famille. Un instant, je me dirigeai vers le tiroir afin d'amener mon carnet de numéros de téléphone et tombai sur le papier plié qui était posé là-bas, sur lequel je n'avais écrit que depuis deux semaines : « ... à partir de maintenant, je me réjouissais d'accomplir la *Mitsva* ordonnée par Dieu de respecter mon

père ». Ce papier me parlait, au même instant, comme pour me dire : maintenant viens et voyons à quel point « je me réjouissais »...

Je rassemblai mes forces et retournai au salon. Je caressai les épaules de mon père, en disant au *'hatan* troublé et à son père : « Savez-vous quel mérite vous avez que mon père soit assis avec nous ici ? J'en bénéficie jour après jour, et je n'ai pas de joie supérieure à celle-ci, heureux soyez-vous de le mérirer à présent vous aussi. » Je versai, à mon père, le verre de « *Lé'haïm* » et le priai de raconter des histoires sur sa famille. Comme si cela ne suffisait pas, le petit verre glissa de ses mains tremblantes et se déversa sur la nappe... Je continuai à parler gaiement de l'ascendance de papa, avec des forces qui n'étaient pas les miennes, comme si de rien n'était. En même temps, je nettoyai ce qui avait besoin de l'être, tranquillement. Dans mon cœur, la tempête faisait rage, mais je gardai un calme extérieur. [Un jour, ma fille entendit de son jeune mari que le respect dont j'avais fait preuve envers mon père avait impressionné son père, au plus profond de son âme, et qu'il ne put s'en remettre qu'après une longue période.]

Pendant ce moment embarrassant, mon frère entra pour souhaiter *Mazal Tov*. Il rougit devant cette vision si peu agréable et me regarda alors que je me trouvais au bord des larmes. Le lendemain, il me téléphona, et m'informa qu'il était prêt à recevoir mon père pendant deux semaines. Je m'étonnai de ces paroles, mais refusai d'en entendre parler ! Je savais qu'il était bénéfique pour papa de rester chez moi, maintenant qu'on s'était habitué à lui. Si j'avais réussi cette épreuve jusqu'à présent, *Hachem* m'aiderait pour la suite.

Je me suis étendu en descriptions, mais tout cela n'est qu'une goutte d'un vaste océan de difficultés, dont je n'ai cité que quelques exemples. La majorité, je ne peux les rapporter. J'en ai puisé quelques bribes ça et là, afin de dresser un tableau de la situation. Par ailleurs, j'ai voulu amener des preuves du bonheur qui fut le nôtre d'accomplir cette

Mitsva, que nous ressentions de temps à autres, et qui furent ce qui nous donna la force de supporter les moments difficiles.

La majorité de ses deux dernières années de vie, papa les passa à l'hôpital ou dans des maisons de convalescence. Pendant cette période, je restais des journées entières à l'attendre, ce qui était usant pour les nerfs, lorsqu'il devait sortir de salle d'opération. La nuit, je le veillais. De temps à autre, il rentrait à la maison, entièrement brisé et en pleine confusion. Ce fut deux années extrêmement difficiles, en ce qui concerne les immenses efforts qu'elles requéraient de nous. Presque chaque nuit, papa m'appelait deux ou trois fois pour que je l'aide. Je m'étais déjà habitué à cela. Le jour, le travail à fournir pour s'en occuper était exténuant, autant pour le corps que pour l'esprit. J'avais une maison avec des enfants, je passais d'un mariage à un autre, je gérais une importante affaire, cependant, j'étais le serviteur de mon maître et père, travaillant durement et en permanence.

C'était un homme mûr qui était comme un tendre nourrisson : il avait froid même quand les autres avaient très chaud, il craignait de choses inoffensives, il lui était difficile de maîtriser de nombreuses choses comme un tendre petit enfant, et également de s'exprimer. Seulement, une personne âgée diffère du nourrisson par deux points qui lui sont beaucoup plus douloureux : le premier est qu'elle comprend tout, même quand il semble que c'est le contraire, et savoir ce qu'elle ressent est extrêmement triste ; le deuxième est qu'un nourrisson a ses parents près de lui, constamment, qui le soutiennent, prêts à s'investir pour lui au nom de leur amour, alors que la personne âgée est seule. Au-delà de tout l'investissement physique pour mon père, il y avait également les efforts dans le domaine psychologique, pour l'honorer, lui montrer que mon estime pour lui ne s'était pas entachée, lui demander des « faveurs » ici et là, afin qu'il se sente digne d'estime.

A certains moments, je pensais que peut-être était arrivé le temps d'avoir recours à une maison de retraite ou à des aides à domicile, mais je me disais toujours « si nous sommes parvenus jusque-là, continuons la *Mitsva* ». De plus, je savais combien mon père était effrayé par toutes ces choses-là.

*« Le fils honore son père, l'esclave son maître.
Si je suis un père [pour vous], où sont mes honneurs ? »*

(Malakhi 1, 6)

« Afin de t'apprendre que même si la salive de son père coule sur sa barbe, il l'écoute immédiatement. »

(Tana Dévé Eliahou Rabba, 25)